



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Juillet 1853



TABLE DES MATIÈRES

Danse à la manière des gens de Prologue	3
Annonce de la visite d'un inspecteur des chemins	6
On a retrouvé les enfants disparus.....	9
Paulin Larose et sa bande affrontent des pirates... ..	11
Faire de l'électricité, un véritable casse-tête.....	15
Conversation sur la médecine et les années au séminaire.....	19
La formation et la pratique de la médecine.....	23
Les industries du Canada	27
François Petitout et la fabrication de l'électricité et de la télévision	30
Du côté de chez Marie-Louise Beaulieu	36
La laine et l'âge des moutons	39
Description des brebis qui portent un agneau	43
Jovite Lambert dit le «californien» se confie au journaliste	46



Danse à la manière des gens de Prologue

Prologue, vendredi 1^{er} juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le beau temps a marqué ce premier jour de juillet. Espérons que c'est de bonne augure pour les semaines qui vont suivre.

Aujourd'hui je délaisse le drame des enfants disparus pour parler d'un sujet plus gai. En effet, certains jeunes du futur ont manifesté le désir d'en savoir un peu plus sur les danses que les habitants de Prologue pratiquent lors des veillées à la maison ou à l'auberge. Je vous demande donc d'entrer dans la danse avec moi!

Un petit retour historique vous permettra de bien comprendre la situation. Au temps de nos ancêtres au XVII^e siècle, les habitants étaient plutôt occupés à survivre qu'à se préoccuper d'activités sociales comme la danse. Il paraît que le premier bal a eu lieu à Québec en 1667. Il semble que très peu de gens dansaient dans les villes autres que Québec.

Chez les nobles et les bourgeois, on organisait des réunions galantes où on dansait. Certes! Le goût de la danse s'est répandu dans les autres villes. Aussi, vers 1740, de plus en plus de gens désiraient participer aux bals. Il paraît que les maîtres à danser ne suffisaient pas à la demande. À Québec et à Montréal, on continua d'offrir beaucoup de bals jusqu'à la fin du Régime français.

Les ancêtres du seigneur Prologue ont également assisté à certains de ces bals. Il paraît même que le manoir du seigneur Aristide était parfois animé par la musique des violons, par les danseurs d'un bal. Le menuet continuait d'ouvrir ces bals en 1770. En 1792, on y dansait, paraît-il, le Moneymusk et le jupon rouge qui sont deux danses progressives ce qui veut dire que le couple qui est en haut de la danse descend graduellement vers le bas de la danse en exécutant un nombre spécifique de figures.

Mais, il n'y a pas que les seigneurs qui savent s'amuser. Les habitants de Prologue sont aussi pleins de gaieté et de vivacité. Ils dansent et chantent. Dans cette première moitié du XIX^e siècle, les habitants de Prologue exécutent des reels, des giges et des cotillons ainsi que des quadrilles, des gavottes et des anglaises. Les soirées de danses se succèdent à un rythme qui ne ralentit pas avant l'arrivée du carême... n'en déplaise à monsieur le curé Chandonnay. Ici, au Bas-Canada, les hivers sont longs et on les meuble avec de belles veillées... mais, il ne faut pas exagérer, car le diable aime bien aussi danser! Alors gare aux danseurs et danseuses qui ne savent pas s'arrêter!

Ainsi donc, le portrait de la danse à Prologue se dessine comme suit: menuet d'avant la Conquête, danses tournantes; valse, polka, scottisch, mazurka, danse-jeux en passant par le quadrille, la contredanse, le cotillon et les reels.

La ronde n'appartient pas seulement au domaine de l'enfance. C'est une chanson composée d'un solo et d'un refrain repris par tous, en tournant en rond et en se tenant par la main. La ronde peut être également une chanson dans laquelle chacun chante à tour de rôle. Dans ce groupe qui n'appartient pas aux seuls enfants de Prologue, il y a les autres formes de danse comme la danse du barbier, la ronde-chantée, la ronde-jeu, la danse du balai. J'ose croire que, dans le futur, les enfants font encore des rondes.

Le menuet était une danse de la cour au temps de Louis XIV. Il ouvrait le grand bal. C'est donc une danse de cérémonie. Le premier seigneur de Prologue a certainement dû danser le menuet lors de ses visites chez ses amis à Québec et à Montréal. Mais, il n'en reste aucun souvenir... ici!

Les contredanses sont une forme de danse qui s'exécute sur deux fronts et elles sont souvent giguées et comportent des pas plus sophistiqués que la simple marche. Nos contredanses proviennent d'Écosse et d'Irlande. Certains habitants de la côte des Écossais connaissent aussi les contredanses de Nouvelle-Angleterre, qui tirent leurs origines des vieilles «Country Dances» du XVIIe siècle.

Je disais donc que la contredanse anglaise se danse sur deux fronts: une ligne de femmes faisant face à une ligne d'hommes. Son appellation «d'anglaise» n'est pas fortuite. C'est vraiment l'Angleterre du XVIIe siècle qui lui a donné ses lettres de noblesse. Appelée Country Dance dans son pays d'origine, la France l'a adopté dès la fin du XVIIe siècle en francisant son appellation en «Contredanse».

Les Français ont composé quantité de contredanses qui ont été diffusées parallèlement aux Anglaises.

À Prologue, lors des veillées de danse à l'auberge, le premier couple exécute généralement une série de figures qui se termine par le déplacement de ce premier couple vers le bas de la danse, chacun des autres couples ayant remonté d'une place. Les contredanses des XVIIe et XVIIIe siècles faisaient plutôt remonter tous les couples pairs de place en place vers le haut de la danse, tandis que les impairs descendaient vers le bas.

À Prologue, nos contredanses sont plutôt des adaptations écossaises (ou irlandaises) de la contredanse anglaise.

Le cotillon est l'ancêtre du quadrille et de la danse carrée. C'est en quelque sorte la réaction française à la contredanse d'Angleterre. En 1706, Raoul-Auger Feuillet publie, à Paris, un «branle à quatre», qu'il intitule «Le cotillon», et qui se danse sur une chanson à la mode : Ma commère quand je danse / mon cotillon va-t-il bien ?... Le succès remporté par cette nouvelle danse a fait en sorte que le mot «cotillon» désigne un genre de danse, et non plus une danse en particulier.

Ce premier cotillon se dansait à deux couples se faisant face. Le cotillon a évolué vers le carré de quatre couples et a conservé sa structure en rondeau, qui fait alterner chaque figure avec un refrain. La suite de figures du cotillon que les habitants de Prologue dansent est généralement de ce type : Refrain + Étoile des Dames (ou moulinet) Refrain + Étoile des Hommes Refrain + Ronde des Dames Refrain + Ronde des Hommes Refrain + Chaîne ou Chaîne du cotillon double.

Je dois avouer que le cotillon ne se danse pas beaucoup à Prologue sinon dans les familles des habitants originaires de Charlevoix, du Saguenay et de la Gaspésie. Dans certaines familles une nouvelle danse est apparue au début du XIXe siècle. Je l'ai vu danser chez le vieux Borduas.

Ma foi, je dirais que cette danse tient presque autant du jeu que de la danse, mais elle porte aussi le nom de cotillon. Elle n'est cependant aucunement reliée au cotillon du XVIIIe s. Dans cette danse, on utilise souvent des objets divers pour danser, que ce soit un miroir, un mouchoir, une canne, etc. L'article en question sert à désigner le meneur de la danse qui a le champ libre, ou presque. Par exemple, chez les Lavoie, on danse «La Danse du Capitaine». On s'y tient en ronde et celui qui porte la casquette va danser et gigner au centre, puis remet sa casquette à un autre qui ira aussi danser au centre du cercle.

Le quadrille, apparu en France au début du 19e siècle et repris par l'Angleterre, est formé de la réunion de cotillons populaires dansés à la fin du 18e siècle. Le quadrille est arrivé au Bas-Canada avec la fin des guerres napoléoniennes (en 1815). Les anciens disent que le pot-pourri de contredanses pouvait faire succéder jusqu'à neuf danses.

Aujourd'hui, on ne danse plus le quadrille de la même manière. On a fixé le nombre de contredanses à cinq ou six. Les 4 premières parties sont fixées dans l'ordre suivant: 1^{re}: Le Pantalon; 2^e: L'Été; 3^e: La Poule; 4^e: La Pastourelle. Les 5^e et 6^e parties s'intitulent La Galope ou La Finale.

Le quadrille se danse aussi bien en carré de quatre couples, qu'à huit couples, que sur deux fronts de couples se faisant face. Cette dernière disposition a évidemment comme effet d'éliminer les temps de pause des couples latéraux. Les cinq ou six parties se dansent généralement sur des mélodies différentes l'une de l'autre, avec arrêt musical entre chacune d'elles.

Le terme reel, reconnu pour désigner une forme musicale (2/4), fut d'abord associé à une forme de danse comportant des « figures de huit ». Originaire d'Écosse, cette danse s'est répandue dans les îles britanniques et chez nous au XIXe siècle. De là proviennent nos fameux reels à 4, à 9, ou même à 16!

La figure de base des reels est le "Hey", aussi appelée "Figure eight" ou "Reel". Du Reel of Tulloch écossais au Reel à neuf de Prologue on retrouve ce trajet en forme de «8» qui peut être exécuté par trois danseurs ou trois groupes de danseurs, ou même par quatre danseurs, dans ce dernier cas une boucle supplémentaire étant ajoutée au «8».

Voilà, je suis essoufflé de tant de danses... de tant de musique! Allez! Dansez à la manière des gens de Prologue... vous y trouverez un peu de notre gaieté.

Augustin Lebeau, journaliste



Annnonce de la visite d'un inspecteur des chemins

Prologue, samedi 2 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Une pluie fine est tombée sur la région durant toute la journée. Le soleil est enfin apparu vers les 7 heures. Un magnifique arc-en-ciel a posé le pied sur la montagne du Solitaire pour se perdre au loin dans les terres de la seigneurie de la Gâtine.

Vous savez, sans nul doute, que j'ai rempli ma promesse et que j'ai décroché la culotte de Jérôme Lagibotière du clocher de l'église.

Je dois dire qu'elle était presque en lambeaux à mon atterrissage dans la charrette de mon ami Magloire.

Hé oui! Sainte-Farine! C'est grâce au meunier si je n'ai pas tous les os du corps rompus par cette chute très spectaculaire.

Magloire m'a raconté qu'il revenait de la seigneurie de la Vadrouille où il était allé acheter, dans une vente aux enchères, tout un lot de poches de jutes, de capots d'étoffe, de paillasses de plumes et de paille ainsi, que des contenants de toutes sortes comme cassots, quarts à farine et tonneaux de bois cerclés de fer.

Une fois descendu du bac du passeur Trefflé Bellerive, il a bien vu qu'il y avait un attroupement devant le clocher de l'église.

— Oh! C'est pas que je suis curieux de nature, m'a-t-il dit, mais, je me suis précipité sur les lieux et là, qu'est-ce que j'ai aperçu?

— J'ai pas la «berlue» que je me suis dit, c'est mon ami Augustin qui est en train de décrocher la culotte de Jérôme!

— Sainte Meule, y va se casser le cou, que je me suis dit, et j'ai placé ma charrette près de l'église, en ligne avec le clocher et vlan, quelques secondes après, j'avais un bien drôle d'oiseau dans mes affaires.

Voilà, maintenant vous savez tout de mon sauvetage.

Diantre! Inutile de vous dire que mon ami Magloire m’a littéralement sauvé la vie et, soyez assurés que je lui en serai redevable ma vie durant.

Je me porte mieux et je me suis remis de mes émotions. Malgré une blessure d’amour-propre, un froissement d’orgueil, je persiste dans cette lourde tâche d’informer les habitants du futur de la vie tranquille et paisible des gens de Prologue.

Ce matin, le capitaine de milice, accompagné du juge de paix, sont allés accrocher dans les lieux publics de Prologue certains points de «l’Acte Relatif à L’Agriculture du Bas-Canada».

Cela est fait dans le but, paraît-il, de bien renseigner les habitants de Prologue qui auront bientôt la visite d’un inspecteur des chemins.

Ce dernier aura également comme devoir d’agir comme inspecteur des clôtures, fossés et égouts dans sa division afin de régler les difficultés qui s’élèvent dans nos campagnes au sujet des clôtures, fossés pour l’égout des terres et des chemins.

Voici donc ces points de loi :

Acte relatif à l'agriculture du Bas-Canada :

— XVIII: Et attendu qu’il est expédient de mettre les propriétaires de terres cultivées en état de forcer les propriétaires ou occupants des terres voisines à faire un découvert sur lesdites terres, le long de la ligne qui sépare leurs terres respectives, d’au moins quarante-cinq pieds de largeur depuis ladite ligne...

— qu’il soit statué, qu’il sera du devoir de chaque inspecteur des chemins, chaque fois et aussi souvent qu’il en sera requis par un propriétaire de terres de sa division en un état convenable de culture, de visiter et examiner les dites terres et les terres adjacentes (en donnant un avis préalable du jour, heure et où cette inspection aura lieu (...) au moins huit jours avant de faire ladite inspection) et ledit inspecteur des chemins décidera si les terres de celui qui demande le découvert sont dans l’état de culture exigé par la loi, et si elles le sont, il ordonnera là-dessus au propriétaire ou occupant des dites terres adjacentes de faire le dit découvert dans un certain délai qui sera fixé par ledit inspecteur des chemins, lequel délai n’excédera pas deux mois et si ledit propriétaire ou occupant néglige de faire le découvert dans le délai fixé, il encourra une amende de deux chelins et six deniers courants, pour chaque arpent du dit découvert en longueur (toute fraction étant comptée comme un arpent entier): pourvu toujours que le découvert ne s’étendra pas aux vergers, aux arbres fruitiers ou aux érables.

— XX : Et qu’il soit statué, que le ou avant le quinzième jour de juillet de chaque année, tous ruisseaux, cours d’eau, fossés ou égouts seront ouverts et nettoyés convenablement pour donner passage aux eaux qui pourraient en aucun temps de l’année s’y décharger, et que toutes personnes qui négligeront d’ouvrir ou nettoyer toute partie d’un égout, fossé, cours d’eau ou ruisseau, qui pourra se trouver sur leur terre, ou auquel elles pourront être obligées en vertu de la loi, encourront et paieront une pénalité de deux chelins et six deniers courants, pour tout et chaque jour durant lequel tel fossé, égout, cours d’eau ou ruisseau demeurera sans avoir été ouverts et nettoyés.»

Ma foi! Je pourrais témoigner que depuis quelques années, certains habitants négligent de donner le découvert et de nettoyer les fossés et ruisseaux et que des querelles surviennent inévitablement à chaque saison entre ces habitants et leurs voisins.

C'est probablement pour mettre fin à tout cela que quelques-uns des voisins ainsi vexés veulent requérir à la présence de l'inspecteur des chemins.

Monsieur Donald Laprise, le juge de paix et percepteur seigneurial est un homme sage qui désire restreindre les difficultés entre les habitants de Prologue. Il a donc usé de ce stratagème avant que l'inévitable ne se produise.

Changement de propos! Nous nous préparons fébrilement à la partie de baseball.

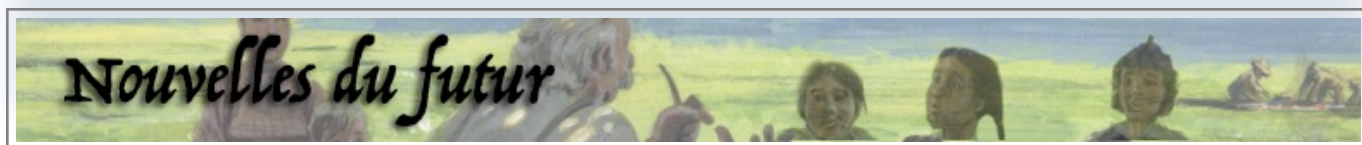
J'ai aperçu certains enfants se regrouper et partir à la recherche de bâtons.

On m'a demandé d'arbitrer la partie. Paraîtrait qu'une équipe d'adultes et une autre composée de jeunes du village s'affronteront.

Plusieurs ont déjà fait savoir être intéressés à jouer. Il manque certaines règles comme la distance entre les buts et la grosseur des bâtons.

Quant à la balle, elle sera recouverte de cuir cousu sur une balle de fil de lin soigneusement enroulé pour former une sphère.

À suivre...



À propos du baseball, certains jeunes du futur auraient dit qu'il y avait des vaches dans le jeu.

On cherche encore leur utilité. Plusieurs pensent qu'ils ont mal compris. Faut dire que bien des exemples nous portent à être prudents sur la façon d'interpréter les directives en provenance du futur.

Augustin Lebeau, journaliste



On a retrouvé les enfants disparus

Prologue, dimanche 3 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

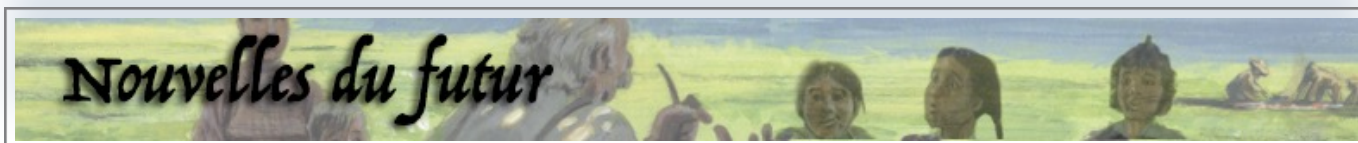
*Enfin, ce matin, le soleil
s'est montré le bout du nez.*

Vers 9 heures, les cloches de l'église ont retenti. Les doubles-croches, aiguës, ont annoncé un événement joyeux. Jamais elles n'avaient carillonné avec un tel plaisir pour les oreilles et le cœur. Elles chantaient un refrain merveilleux que tous entendirent de la même façon :

- On a retrouvé les enfants, ils sont vivants!
- On a retrouvé les enfants, ils sont vivants!
- On a retrouvé les enfants, ils sont vivants!

En effet, ce matin, au lever du soleil, l'abbé Gadouas accompagné d'un vieil homme s'est présenté au manoir avec les deux enfants sains et saufs. Vers les 9:30 heures, à la vitesse de l'éclair, toute la seigneurie s'est rassemblée autour de l'église où le crieur public s'est égosillé à répéter l'heureuse nouvelle que les cloches avaient déjà transmise.

Avec le shérif Séguin, j'ai été convoqué d'urgence au manoir. Les enfants pleuraient. Doucement le shérif s'approcha d'eux et réussit à leur «tirer les vers du nez»! Les phrases étaient sèches et entrecoupées de soubresauts.



Nos correspondants du futur gardent, depuis quelque temps, le silence concernant les mésaventures d'un certain Gaston-Marie, soi-disant en route pour le village Prologue.

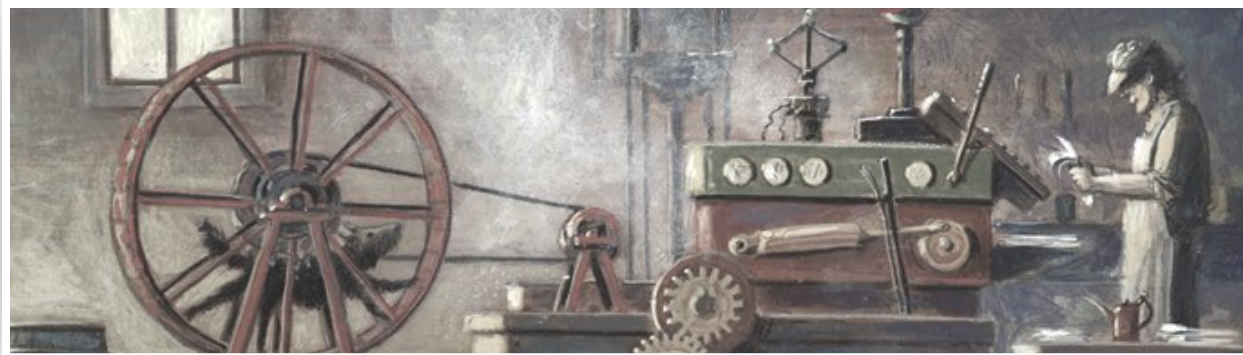
M'est d'avis que tout cela n'était que rumeurs et bavardages.

Mademoiselle Elisabeth Harris a reçu une lettre de sœur Marie-L'Espérance qui était toujours, aux dernières nouvelles, à l'établissement de la Rivière Rouge. Il paraît qu'elle prévoit venir visiter mademoiselle Elisabeth à Prologue. Elle serait à préparer son voyage de retour.

Mademoiselle Harris trépigne de joie et d'impatience depuis qu'elle a reçu cette grande nouvelle.

Ma Houquette a l'air quelque peu maussade depuis que je l'ai ramené à l'écurie. Pour la consoler et lui faire plaisir, je lui ai fait cadeau d'un magnifique ruban de couleur. Ma vieille jument adore lorsque je colore sa belle crinière de toutes sortes de rubans de couleur.

Augustin Lebeau, journaliste



Paulin Larose et sa bande affrontent des pirates...

Prologue, lundi 4 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Vent du sud-ouest et ciel dégagé. Le beau temps est comme de la belle visite. Nul ne voudrait la voir partir.

Ce matin je suis allé du côté de la petite baie aux Canards avec mon ami Magloire et Trefflé Bellerive.

La rumeur circulait à l'effet que Paulin Larose et sa bande devaient affronter d'affreux pirates venus des Antilles et prêts à les couler sans pitié!

Nous nous sommes installés juste sur la pointe pour admirer le spectacle. À ma vue les enfants m'ont envoyé la main montrant bien par là, leur belle éducation.

D'un côté, sur deux radeaux, les défenseurs de Prologue à savoir, Paulin Larose et ses cousins Eusèbe Borduas et Pierre Lambert et sa petite sœur Édith tenant un étendard qui ressemblait à une paire de vieux chaussons de laine.

On m'a dit que ces vieux chaussons appartenaient au capitaine de milice Jean Laprise.

Chaconne, la chatte de madame Mathilde, aurait volé ces chaussons à l'insu du capitaine de milice et les aurait déposés aux pieds de Paulin Larose. L'animal a conclu l'affaire avec trois miaulements courts et secs.

Paulin a décidé d'accrocher le butin de la chatte à un bâton et de le promener dans les rues du village!

Il paraît que le capitaine de milice lui aurait promis une «cenne» s'il lui ramenait ses chaussettes.

Depuis l'affaire de la culotte de Jérôme, il est de bon ton à Prologue d'accrocher un vêtement quelconque et de le laisser flotter au bout d'une perche en guise de drapeau.

Ainsi, j'ai vu, chez notre bonne habitante, Marie-Louise Beaulieu, le jeune Nicolas occupé à accrocher un jupon de femme, à un bout de la clôture qui fait la devanture de la maison.

M'est d'avis que cet étendard ne flottera pas longtemps à l'insu de sa propriétaire.

Il faut que je vous dise que cela ressemblait à un bon tour que monsieur Alcide faisait à son épouse, car j'ai vu le bonhomme encouragé fortement son jeune garçon et, inutile de vous dire, que tous les deux riaient aux éclats.

Connaissant bien m'me Beaulieu, il y aura de l'orage dans l'air en fin de journée!

Trêve de tergiversations! Je continue la description du combat naval.

Sur un autre radeau, il y avait, un deuxième groupe de défenseurs de Prologue à savoir, les amis de Paulin Larose : Bernard Hamelin; Denis Tremblay et sa sœur Reine; les jumeaux François-Régis et Michel Martin dit Tudor.

L'étendard qui flottait semblait être une vieille paire de caleçons... à qui donc cela pouvait-il appartenir... voilà bien un autre mystère que je me dois d'éclaircir.

Je vous avoue que j'ai déjà une petite idée de la provenance du vêtement. M'est d'avis qu'elle doit être la même que celle des vieux bas puants de monsieur Laprise.

À moins que cette paire de caleçons appartienne Héhé! C'est le juge de paix qui ne serait pas content de voir ainsi flotter à tous les vents ce caleçon.

Revenons à nos moutons!

En face d'eux, portant le cache-œil du pirate légendaire, les corsaires antillais : Édith Desrosiers et sa sœur jumelle Hélène, Odile Lavoie et Guillaume Rasmussen.

Encore là, je fus étonné de la nature du drapeau de ces corsaires.

Faut croire qu'une certaine personne ignore ce que sa petite sœur fait dans son dos. Sachez que le drapeau de ce groupe était un jupon rouge, propriété sans nul doute de Vitaline Lavoie.

Hélène, la jumelle d'Édith, tenait fièrement ce drapeau et semblait même y prendre plaisir!

Faut croire que les pêcheurs de Prologue se reposent et que la petite profite de cette accalmie pour jouer comme tous les enfants!

Je dis cela, car nous savons tous que mademoiselle Hélène veut devenir une religieuse. Elle prie sans cesse pour racheter... comme on dit par ici, pour racheter, dis-je, les péchés des habitants de Prologue.

Vous allez croire que la partie n'était pas égale ! Détrompez-vous, le radeau de Paulin est demeuré à l'écart, tel un «bateau capitaine» attendant la fin de la bataille!

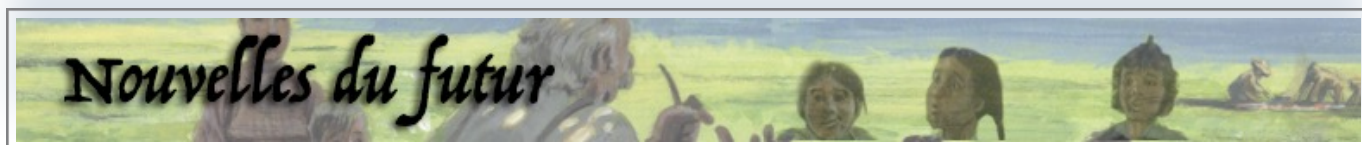
Le tout s'est terminé dans l'eau par quelques clapotis et des cris joyeux!

Nous sommes allés aider à ramener les radeaux.

C'est à ce moment-là que la petite Hélène Desrosiers m'a demandé si sa vache «Balade» pouvait faire partie d'une des deux équipes qui doivent jouer au baseball bientôt!

Pardi! Je me suis esclaffé de rire et cette offense m'a mérité la vengeance du tire-pois d'Odile Lavoie qui n'a pas apprécié que je me moque de la sœur de son amie.

Ma foi, le pois m'a piqué la joue telle une piqûre de guêpe! J'en ai eu des frissons! Cette petite ressemble bien à son père, le marchand général!



Mademoiselle Édith Desrosiers a demandé à trois de ses amies, mesdemoiselles Margaret, Naomi et Christine, si elles avaient réponse à cette question:

— Est-ce que les fourmis et les papillons ont une âme comme nous?

Elle m'a également posé la question et je lui ai dit que non. Elle ne m'a pas cru.

Voici sa réplique:

— «Si les animaux n'ont pas d'âme, m'sieur Lebeau, pourquoi donc est-ce que vous parlez à votre vieux cheval «Houpette»?

Et, avec fermeté, elle a ajouté:

— «Pourquoi est-ce que votre cheval fait des clins d'œil? HEIN!

Je lui ai souri et lui ai demandé ce qui avait bien pu l'amener à cette réflexion.

Voici ce qu'elle m'a raconté:

— Quand j'étais petite, j'ai passé beaucoup de beaux moments avec ma grand-mère. Ensemble nous passions beaucoup de temps à regarder les fourmilières. Je pouvais rester là pendant des heures.

— Je plongeais délicatement un bâton dedans pour voir comment étaient construits l'étage des chambres, les couloirs.

— Et puis, un beau jour, je me décidais à planter des fleurs dans la fourmilière. Grand-mère m'aidait. Je voulais que les fourmis aient un jardin.

— Envahies par des plantes qu'elles ne connaissaient pas, notamment par des pensées sauvages, elles projetaient leur formol (c'est grand-mère qui m'a expliqué cela) dessus. Alors, ces fleurs dans les

violet et les jaunes devenaient soudainement d'un rouge un peu lilas sous l'attaque du liquide des fourmis.

— À vrai dire, m'sieur Lebeau, j'étais stupéfiée. J'essayais surtout de comprendre cette forme de société. Ce mystère que je ne parvenais pas à percer m'effrayait, je ne sais pas pourquoi.

— Les papillons aussi m'ont toujours intéressé. Ils entrent dans les maisons et s'incrument dans une fente du plancher et vers le milieu de l'hiver, ils entament leur métamorphose. C'est absolument troublant de voir sortir les ailes humides d'une chrysalide. Maman disait que c'était comme assister à une naissance humaine.

— Non, m'sieur Lebeau, je n'ai jamais assisté à un accouchement, mais j'ai vu des papillons venir au monde.

— Aujourd'hui je pense que papillons et fourmis font partie du grand cycle de la nature. Comme disait ma mère, «ils sont aussi une manifestation du divin»!

— C'est pour cela, m'sieur Lebeau que je me demande s'ils ont une âme comme la nôtre.

— Est-ce que vous avez une réponse à cette question?

Diantre! J'avoue mon incapacité à répondre à cette question autrement que par la raison, mais la raison a aussi ses limites.

En outre, elle voile nos yeux et nous empêche souvent de voir les images que projette notre cœur, notre sensibilité.

Et vous, chers amis du futur, est-ce que vous avez une réponse à cette question?

Augustin Lebeau, journaliste



Faire de l'électricité, un véritable casse-tête...

Prologue, mercredi 6 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quelle belle journée:
espérons que ce temps
magnifique dure plusieurs
jours encore.

Malgré les demandes répétées de plusieurs de nos concitoyens qui écrivent aux habitants du futur, nos inventeurs n'ont pas encore isolé les composantes de l'électricité.

Voici les paroles de James MacPherson à ce sujet:

—«On sait qu'il faut un barrage. Nous ne pouvons pas construire un vrai barrage. De toute façon, l'eau sert seulement de force motrice. Elle a le même rôle qu'au moulin de Magloire. Elle fait tourner la roue à godets du meunier, laquelle est reliée à un système d'engrenages qui fait tourner la meule.

Dans le cas de l'électricité, c'est beaucoup plus compliqué. Grâce aux renseignements reçus, nous avons appris que pour faire de l'électricité nous devons nous servir de l'eau comme d'une force pour faire tourner une turbine.

C'est toute une saga que cette histoire d'électricité. Il y a d'abord les frasques de Roger Lamarre qui a fait tourner un seau d'eau autour de sa tête pensant ainsi faire de l'électricité. Et dernièrement, encore lui, avec une farce maintenant célèbre que plusieurs racontent à leurs correspondants.

Imaginez! Ce cher Roger a pris une boîte de bois et il a écrit «TURBINE» dessus. Et puis, il a regardé Magloire droit dans les yeux avec un petit air moqueur et il m'a dit: «attache l'essieu de ta roue à aube à ma TURBINE et pis tu vas voir qu'on va faire de l'électricité...».

Comme si le fait d'écrire le mot sur la boîte en faisait une turbine. On a bien ri. En fait, on se demande encore pourquoi personne n'a pris le temps d'expliquer le principe de la turbine. Est-ce si simple que cela ne vaut pas la peine d'en parler ?

À propos de turbine, notre moulin à scie utilise comme force motrice une nouveauté à Prologue. Il s'agit de la première turbine hydraulique construite par deux inventeurs de Prologue, messieurs Alcide Tremblay et François Petitout. Cette réalisation est basée sur

les travaux de monsieur Benoît Fourneyron, ingénieur français qui présenta en 1833, un mémoire donnant la description de trois turbines et une théorie générale de ces nouveaux types de moteurs. C'est le seigneur Gonzague Prologue qui ramena, lors de l'un de ses voyages en France, différents ouvrages traitant de la roue hydraulique et des turbines.

Nous pourrions peut-être demander à Alcide de nous aider à solutionner notre problème de fabrication d'électricité!

Changements de propos! Je crois bien que, cet été, nous serons gâtés par dame nature. Jusqu'à présent, elle nous a donné des petits fruits sauvages en quantité phénoménale.

D'abord les petites fraises à la fin juin puis, dans quelques jours, nous cueillerons les framboises et les myrtilles et, plus tard, les groseilles et les gadelles. Les enfants de Prologue font tour à tour ces cueillettes de petits fruits, certains avec enthousiasme d'autres, avec mauvaise humeur.

Les femmes, aidées la plupart du temps de leurs fillettes, préparent les confitures qui sont précieuses pour nombre de familles.

D'une certaine manière, elles prolongent l'été même jusqu'en hiver! Que ce soit pour un mariage, un anniversaire, une première communion, les habitants trouvent toujours une bonne raison pour ouvrir un pot de confiture.

Mais, comme les groseilles et gadelles sont des petits fruits aigres-doux, on les consomme le plus souvent comme condiment avec les viandes et les poissons.

Monsieur Hilaire Borduas m'a confié que madame Hélène McCormick, épouse de James McTavish dit «Tarapatapom», voisins du docteur Charles Harris faisait, depuis quelques années, un vin de gadelles qui a beaucoup de mérite et qui avec l'âge devient très capiteux! Il paraît que c'est un pur délice.

Monsieur Hilaire me demande de vous faire parvenir la recette de ce petit vin afin que les gens du futur puissent goûter à ce «délice des dieux»!

Voici donc comment on fabrique ce vin de gadelles : extirpez à froid le jus de gadelles et une fois cela fait, vous ajoutez à ce jus une demi-livre de sucre par chaque gallon de mélange puis vous refermez le tout dans un vase bien clos et puis vous devez patienter quatre à cinq mois avant d'en faire usage.

Vous aurez alors une boisson claire, transparente, d'une belle couleur de vin blanc.

Depuis quelques jours, on voit Monsieur le Curé Chandonnay arpenter de long en large le site du futur presbytère, le plus souvent les mains dans le dos et parfois même en lisant son bréviaire.

D'aucuns disent qu'il surveille d'un peu trop près les employés. D'autres disent qu'il fait ce qu'il faut pour que les ouvrages soient bien faits! Il arrive même qu'on l'aperçoive, marteau à la main, prêter main forte aux menuisiers.

Il paraît qu'il a engagé à ses propres frais un peintre en bâtiment qui aura pour tâche d'embellir l'intérieur du presbytère.

Nous avons de la visite de France. C'est un prêtre missionnaire qui a l'intention, paraît-il, de séjourner tout l'été à Prologue. Il faut savoir que depuis une dizaine d'années, outre les catéchismes, les prônes, les sermons, plusieurs curés de paroisses ajoutent comme moyens d'instruire leurs fidèles, les retraites, les missions et les jubiléés qui donnent lieu dans plusieurs paroisses à des prédications extraordinaires.

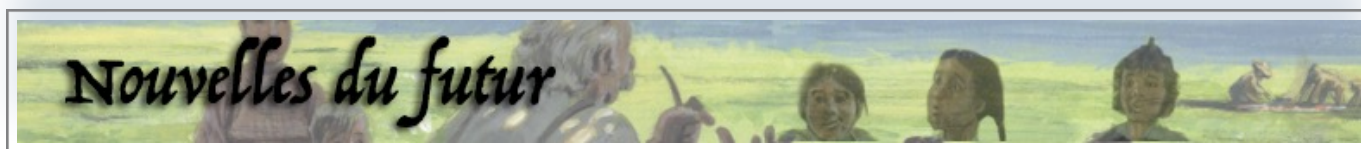
Ce missionnaire est une connaissance de monsieur le curé Chandonnay et il se nomme Jean-Baptiste Laparlotte. Il est Jésuite et il veut organiser une mission d'une vingtaine de jours pour tous les habitants de Prologue et ceux des seigneuries voisines.

Aux dires de notre bon curé Chandonnay, ce prêtre est un prédicateur hors pair! Je ne sais s'il étonnera autant les paroissiens de Prologue que ne l'ont fait l'abbé Charles Chiniquy et Alexis Mailloux dans les années 1848, 1850 et 1851. Leurs sermons sur la tempérance résonnent encore à nos oreilles.

Monsieur le curé Chandonnay dit avoir été captivé par la théâtralité et les paroles flamboyantes de son ami.

M'est d'avis que nous aurons de «surprenantes surprises» dans les jours à venir.

Ce matin j'ai fait la conversation avec madame Angélique Hamelin. Elle m'a confié que ces temps-ci,



elle était assez songeuse et tristounette. Plein de souvenirs d'enfance refont surface.

— Ça doit être le fait de voir votre cher Bernard grandir aussi vite, ai-je dit pour la reconforter.

J'ai été gratifié d'un très beau sourire et nous avons ensuite parlé de choses et d'autres.

— Savez-vous, monsieur Lebeau que mademoiselle Gabrielle, une correspondante du futur m'a raconté qu'elle écoutait une émission de télévision dans laquelle des jeunes gens étaient en danger de mort.

— Voyez par vous-mêmes:

— «Nous les gens du futur nous écoutons Star-Académie, c'est 14 jeunes donc 7 filles et 7 garçons. Chaque semaine, il y a un garçon ou une fille qui doit quitter. Cette semaine dans les filles c'est Marie-Ève, Meggie et Véronique qui étaient en danger. Le vote du public a été pour Meggie et le vote de l'Académie a été pour Véronique . C'est Marie-Ève qui est partie de l'Académie.»

Mademoiselle Angélique m’a demandé si j’y comprenais quelque chose.

Pardi! Je ne peux vous éclairer, chère dame!

— Hum! Si un homme savant comme vous ne sait quoi répondre, a-t-elle ajouté, imaginer mes difficultés à saisir ce dont il s’agit. Voyez ma réponse à Gabrielle:

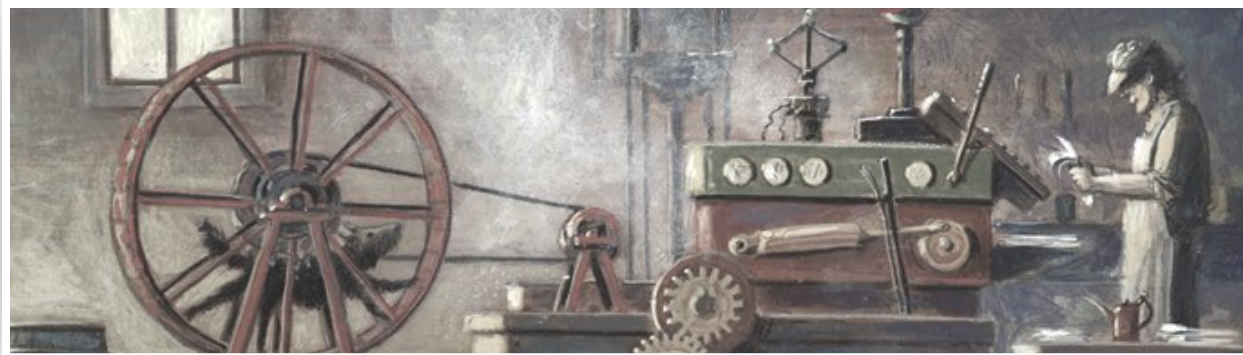
— «[...] votre dernière lettre m’a laissée bien perplexe. Je n’ai absolument rien compris au sujet de l’Académie. Des personnes seraient en danger? En danger de mort? Il n’y a donc personne d’assez courageux pour leur porter secours? Je ne comprends vraiment rien à votre histoire. Vos propos semblent avoir ni queue ni tête. Pourriez-vous apporter quelques éclaircissements à ce sujet?»

— Vous seriez gentille de revenir me voir lorsque vous aurez réponse à cette curieuse affaire, dis-je humblement.

— Pour sûr, rien ne me ferait plus plaisir! À la «revoyure», m’sieur Lebeau!

Ah! Je l’ai regardé longtemps s’en retourner à son four à pain. Quelle jolie dame, quelle démarche gracieuse... hum!

Augustin Lebeau, journaliste



Conversation sur la médecine et les années au séminaire

Prologue, vendredi 8 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Chaleur intenable toute la journée. soleil, soleil, soleil, rien de plus, rien de moins!

Ce matin, ma promenade m'a mené tout droit chez le docteur Harris.

Pour une rare fois, j'ai vu l'homme tranquille, tout à ses rêveries. La conversation a glissé sur nos années passées au Séminaire.

Au terme de notre cursus, nous avons étudié le français, le latin et la religion, car c'étaient là les principales matières au programme des collèges-séminaires.

Nous avons également fait des mathématiques et reçu des leçons d'anglais, d'histoire, de géographie et de grec.

On nous avait aussi dispensé des cours de physique, de chimie, de musique, de dessin et de gymnastique.

Nous avons tous été initiés à la philosophie pendant les dernières années de nos études.

Cet enseignement fut marqué par le cartésianisme. Certes, au tournant des années 1830, les thèses de La Mennais avaient été professées à Québec et à Saint-Hyacinthe, mais l'innovation fut de courte durée.

Au collège maskoutain, là où l'enthousiasme pour la philosophie du «sens commun» était des plus vifs, l'enseignement des idées mennaisiennes fut abandonné à la suite de l'encyclique Singulari Nos de 1834 qui condamnait les «Paroles d'un Croyant».

On nous apprit alors une philosophie basée sur le principe de l'autorité et sur la primauté du spirituel.

Diantre! Même si notre apprentissage était, somme toute, assez superficiel, il était supérieur, et de loin, à celui de la majorité de nos contemporains qui commencent très tôt à travailler.

Tout au long de nos études, nous avons baigné dans un univers mental et culturel qui contrastait avec notre milieu familial.

Certes, nous avons acquis des connaissances, mais, surtout, nous avons appris un certain nombre de règles de bienséance et avons quotidiennement prié et accompli des gestes de piété.

Ma foi! Il est aisé de comprendre tout cela lorsque l'on sait que les collèges-séminaires visaient à former des hommes vertueux et religieux.

Pour réaliser ce but, leur personnel s'efforçait d'inculquer la piété, l'obéissance, la modestie et la pudeur à tous les élèves, qu'ils fussent pressentis pour devenir prêtre ou qu'ils dussent opter pour la vie laïque.

Ce règlement austère nous a éloignés, le docteur Harris et moi, de l'Église.

Combien, cependant, furent durablement influencés par ces années passées au collège-séminaire et conservèrent de solides convictions religieuses?

Combien sont devenus de puissants alliés des prêtres, auprès desquels ils avaient coulé leur jeunesse?

Après les années passées au Séminaire, le docteur Charles Harris a fait ses études médicales à Québec, chez un médecin approuvé, à titre de clerc pendant 5 ans.

Il a également suivi des cours à l'École de médecine incorporée de Québec fondée par le docteur Joseph Morin en 1848.

Il a passé ses examens en 1849, devant le Bureau Provincial de Médecine. Puis il a exercé à l'hôpital de la Marine pendant un an avant de revenir à Prologue.

À Québec, l'enseignement de la médecine s'est organisé après l'ouverture de l'hôpital de la Marine entre 1832 et 1834.

On y a assuré une certaine formation médicale dès 1834 (jusqu'en 1839). Les docteurs James Douglas, Joseph Pinchaud, Joseph Morin et Anthony von Iffland y ont donné leur enseignement.

Au mieux, les étudiants les plus fortunés se rendaient et se rendent encore à Paris, à Édinburgh, à Londres et aux États-Unis pour y suivre des cours d'art médical et pour acquérir une formation plus uniforme et qui tient compte de l'évolution récente de la science médicale.

Le docteur Harris prévoit se rendre un jour à Édinburgh pour parfaire sa formation médicale.

Ah! Quelle belle journée passée ainsi à discuter. Le temps portait aux confidences et aux discours.

Ainsi nous avons discoursu sur l'apprentissage de la médecine sous le régime français. Dans ce temps là, il ne semble pas qu'il fut besoin de diplômes ou de commissions officielles pour pratiquer la médecine au Canada.

La profession médicale n'était soumise à aucune réglementation particulière.

De même, après 1760, la profession resta dans le statu quo durant les premières années de la domination anglaise.

Ce n'est qu'en 1788, sous l'administration de Lord Dorchester, qu'on a jugé opportun de légiférer sur la pratique de la médecine.

L'ordonnance du 30 avril 1788 en délimitait le cadre de fonctionnement comme suit:

— «défend à qui que ce soit de pratiquer la médecine ou la chirurgie dans la province de Québec (ou la profession d'accoucheurs) dans les villes de Québec ou de Montréal sans une permission de son Excellence le Gouverneur sur présentation d'un certificat qu'il a examiné et approuvé par qui de droit qu'il possède connaissance et talents».

À cette époque, comme les licences étaient données par le gouverneur et les examinateurs nommés par lui, il y a eu beaucoup de partialité dont souffrirent les Canadiens français.

À preuve, pendant 40 ans, il n'y eut pas un seul examinateur canadien-français à Québec et à Montréal.

Toutes les tentatives en 1827, 1828 et 1830 pour corriger ces injustices échouèrent.

Enfin, en 1831, il y eut un résultat. À l'avenir:

— «Toute personne qui voulait étudier la médecine, afin d'obtenir une licence, devait subir un examen sur sa langue maternelle et montrer qu'il était sous tous les rapports, qualifié à entrer dans l'étude de la profession.»

Pour obtenir cette licence, il fallait être âgé d'au moins 21 ans et avoir fait un apprentissage d'au moins 4 ans chez un médecin pratiquant au Bas-Canada.

Le candidat devait passer l'examen d'admission à l'étude dans un bureau d'examineurs dont les membres étaient élus par les médecins licenciés.

C'est à cette époque qu'il y eut une lutte entre médecins anglais et médecins français.

Les méthodes utilisées par les confrères anglophones n'étaient pas toujours équitables.

Par exemple, en 1831, existait à Montréal, une école de médecine «Montreal Medical Institution» affiliée au collège McGill fondée sous lord Dalhousie.

Cette école exerçait un véritable monopole, car les professeurs, pour favoriser leur école, admettaient au bout de 15 à 16 mois de cléricature ceux qui avaient été leurs élèves et en

rejetaient ceux qui avaient étudié pendant plusieurs années chez d'autres médecins, de sorte que les candidats comprirent qu'ils n'avaient pas d'autres chances pour avoir leur licence que celle d'assister à leurs cours qu'ils fussent satisfaits ou non.

À Québec, les examens eurent lieu pour la première fois à l'Hôtel-Dieu le 3 octobre 1831, et cela devant public.

À Montréal ce fut au palais de justice, le 3 octobre 1831.

Le 2 janvier, le bureau médical de Montréal adopta plusieurs résolutions, dont voici les principales:

— Un certificat de bonnes mœurs signé par trois personnes; répondre avec satisfaction au Bureau médical à des questions sur la langue latine, maternelle, la rhétorique, la logique et la philosophie naturelle; la formule d'enregistrement devait comprendre son nom, ceux de ses parents, son âge, le lieu de résidence et le nom de la personne sous laquelle il se propose de poursuivre ses études médicales.

Le statut qui organise alors la profession médicale disait qu'elle resterait en vigueur jusqu'au premier mai 1837.

Puis, ce fut la rébellion (les patriotes comptaient dans leur rang, plusieurs médecins) et tout a été bloqué jusqu'en 1847.



Nos correspondants du futur ont parfois de bien curieuses questions. Prenez par exemple un jeune homme dénommé Dorian qui a demandé à Bernard Hamelin comment nous attachons nos vêtements.

— Voyez la réponse du «Renard»!

— «[...] Je ne comprends pas tout à fait ce que tu veux dire par attacher les vêtements, Dorian. Nous avons des boutons à deux trous qui nous permettent de fermer les pantalons, les vestes ou les chemises par exemple. Il y a aussi des bretelles et des ceintures.

— Les femmes qui portent des chapeaux mettent aussi un ruban autour de la tête pour ne pas qu'il parte au vent. Les chaussures ont des lacets de cuir.»

À la suite de cette curieuse question, Bernard se demande comment les gens du XXI^e siècle attachent leurs vêtements.

— Comment les chandails «bedaine» et les pantalons «à patte d'éléphant tiennent-ils», a-t-il demandé d'un air ingénu?

Augustin Lebeau, journaliste



La formation et la pratique de la médecine

Prologue, dimanche 10 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quelle belle journée!
Aujourd'hui, dame nature a fait
les choses avec équilibre:
soleil ardent, vent tempéré et
rafraîchissant, clarté de
l'horizon.

Je termine d'abord de relater l'essentiel des propos du docteur Harris sur l'évolution de l'apprentissage de la médecine en cette partie de l'Amérique.

Je concluais ma chronique précédente en vous disant que tout avait été bloqué, suite à la rébellion de 1837-1838, jusqu'en 1847.

En 1847, l'ordonnance de 1788 fut abrogée et remplacée par «L'Acte pour incorporer les membres de la profession médicale dans le Bas-Canada et régler l'étude et la pratique de la médecine et de la chirurgie en icelui».

Désormais les médecins du Bas-Canada sont désignés en corporation sous le nom «Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada».

L'ordonnance a créé un bureau de gouverneurs composé de 36 membres, désigné sous le nom de «Bureau provincial de médecins».

Le bureau doit être élu par le collège général. Il doit tenir pas moins de deux séances par année pour faire subir un examen aux candidats en tels temps et lieux jugés convenables.

Tout praticien licencié doit avoir au moins 21 ans.

Il doit avoir étudié pendant une période ininterrompue d'au moins 4 ans chez un praticien licencié et avoir étudié, dans une université ou dans une école de médecine, diverses matières fondamentales comme l'anatomie, la physiologie, l'anatomie pratique, la chirurgie, la materia medica, la jurisprudence médicale et la botanique pendant des périodes variant entre trois mois et un an.

Toute école de médecine est obligée de dispenser au moins 120 leçons par année.

Tout praticien licencié devra avoir pratiqué au moins un an dans un hôpital d'au moins 50 lits et tenue par au moins deux médecins ou chirurgiens.

Des cours de clinique médicale et chirurgicale sont également requis pour les candidats à la licence.

En 1843, il y eut la fondation de l'École de médecine de Victoria (incorporée en 1845) où , d'après monsieur Harris, ont étudié beaucoup de médecins qui pratiquent aujourd'hui dans les campagnes.

Les cours s'y donnent tous les jours de 8.00 heures à 12.00 heures et de 15.00 heures à 18:00 heures.

Le nombre de cours est de 12 et coûtent en moyenne, 12\$ chacun. Il y a aussi des congés: samedi, Noël et l'Épiphanie. Les cours commencent le premier lundi de novembre et se terminent le 1^{er} mai.

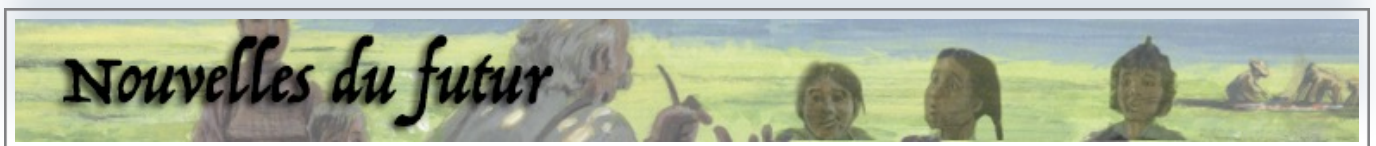
Ceux des médecins qui ont pratiqué leur art avant 1845 ont donc étudié la science médicale chez un médecin approuvé par le Bureau médical de Montréal (selon la résolution de 1832) et ont passé leurs examens avec succès devant les médecins membres de ce bureau.

D'autres ont certes étudié au Montreal Medical Institution, affilié au Collège McGill.

Comme je le mentionnais plus haut, après 1845, plusieurs médecins ont étudié à l'École de Médecine Victoria.

Voilà donc pour ce qui a trait à la formation des médecins qui parcourent nos campagnes et qui soulagent parfois bien malgré eux les personnes et les bêtes, les corps et les âmes.

Comme vous en doutez, la mort fait partie de leur aventure quotidienne, mais, la vie aussi et, selon le docteur Harris, les palpitations de la vie sont plus fortes que n'importe quelle détresse, que n'importe quel deuil.



Jos Languille a raconté l'une de ces journées à son ami Jean-Félix.

Voyez ce qu'il a raconté:

— «[...] Ici, le soleil réchauffe déjà sérieusement mes vieux os. Quel bonheur!

— J'ai envie dans cette lettre de te raconter une journée dans ma vie et, si tu en as envie, tu pourras faire de même dans ta prochaine lettre.

— Quelle journée devrais-je te raconter? Et en quelle saison? Tu sais, je ne fais pas la même chose en été et en hiver et c'est de même aussi pour les lundis et les dimanches. Bon, disons que je vais prendre une journée ben ordinaire de notre hiver. Mettons que je suis en plein mois de janvier ou de février, un jour de semaine, le lundi.

— Ma journée commence très tôt. D'abord, je me lève au moins quatre fois durant la nuit pour mettre des bûches dans le poêle à bois. Sinon, nous serions gelés Onésine et moi au petit matin. En fait, c'est surtout pour Onésine.

— Son lit est au bout de la maison et il est fermé (il a des portes). Vous avez encore de ce genre de lit dans le futur? Je te demande ça parce qu'ici c'est devenu une antiquité.

— Onésine tient à le garder, je ne sais pas pourquoi. Alors, forcément, quand elle ferme ses portes — elle a beau mettre un ou deux chauffe-pieds — et qu'il fait froid à rendre l'air qu'on respire cassant comme de la porcelaine, c'est pas long qu'elle gèle raide.

— Moi, j'ai ma paillasse tout près du poêle, c'est pas si pire.

Donc après m'être levé du lit, je mets ma tuque, mes mitasses et mon gros manteau pour me rendre à l'étable. Des fois, c'est bien difficile de sortir de la maison. Surtout quand il est tombé une bonne bordée de neige.

— Il faut que je me fasse un chemin avec la pelle en bois. Heureusement que la porte de la maison ouvre par en dedans. C'est bien pensé ces constructions-là. Si la porte ouvrait par dehors, je ne pourrais pas sortir parce que la neige tourbillonne et s'entasse devant la porte. Des fois, il y en a tellement, qu'on ne voit plus le trou. Dans ce temps-là, je sors par la fenêtre du grenier. Je saute en bas de la maison et me voilà dehors dans la neige jusqu'aux fesses. Est-ce que vos portes ouvrent toujours par en dedans dans le futur?

— Finalement, de peine et de misère, je réussis à me rendre jusqu'à l'étable. C'est pas qu'elle est loin, elle est à 20 pieds de la maison, mais quand elle est enterrée de neige, il faut que je déblaie encore pour pouvoir y entrer.

— Heureusement que ça n'arrive pas souvent.

— Je donne un peu de foin à Bavasse, notre vieille vache. Puis quelques graines aux deux poules, Cosse et Picosse. Évidemment, il ne faut pas que j'oublie notre niaiseux de coq. Il est tout mêlé cet animal. Il ne chante pas le matin. Ça lui prend vers midi. Je crois qu'il se prend pour un artiste. C'est ben juste si, dans le temps de Noël, il n'essaie pas de chanter « Il est né le Divin Enfant ». Ça doit impressionner les poules. Faut pas compter sur lui pour nous réveiller le matin.

— Je ramasse ensuite les œufs de Cosse et Picosse. Des fois, il n'y en a pas. Et puis d'autre fois, ils sont gelés bien durs. Je leur apporte aussi de l'eau. Là, c'est bien compliqué. Quand il fait un froid

épouvantable, il se forme une couche de glace à la surface du puits. Je mets alors une grosse pierre dans le seau et je le laisse tomber dans le fond. Ça casse la glace. Faut que je fasse ça tous les matins, sans quoi la glace deviendrait trop épaisse. Et puis je remonte le seau, j'enlève la pierre et je puise l'eau pour que les animaux puissent se rassasier. C'est moins d'ouvrage que de leur faire fondre de la neige.

— Parfois, quand il fait vraiment très très froid, il faut que je la fasse chauffer sur le poêle avant de la donner aux animaux parce qu'elle vire en glace trop vite et ils n'ont même pas le temps de la boire.

— D'autres fois, je leur donne de la neige et ils doivent s'en contenter. J'ai pour mon dire qu'il faut bien soigner nos animaux si on veut qu'ils nous nourrissent.

— Je dois aussi te dire que j'aime beaucoup la nature et les animaux, mais que j'apprécie moins l'hiver quand mes vieux os commencent à rechigner contre le froid.

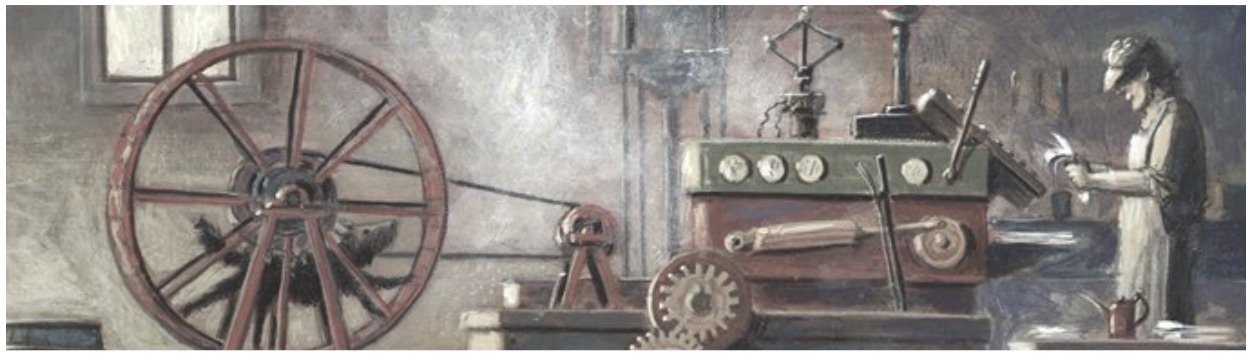
— Quand je reviens à la maison, Onésine est debout. Elle a allumé le feu dans l'âtre. Pendant que je rentre le bois pour la journée, elle nous prépare notre déjeuner. Les œufs de Cosse et de Picosse, des morceaux de lard, des morceaux de pain et un peu de lait de la veille.

— Elle est encore bien capable, la vieille Onésine. Puis son omelette du matin est bien bonne.

— Bon, comme tu vois, la journée est encore bien jeune et je vais manquer de papier. Il vaut donc mieux que je m'arrête là-dessus.»

Voilà une journée typique à Prologue... et une histoire bien rafraîchissante en cette chaude journée d'été!

Augustin Lebeau, journaliste



Les industries du Canada

Prologue, vendredi 15 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Nuageux, pluie continue.

La pluie a rendu toute promenade impensable. J'ai devant moi la lettre d'un ami, membre prochain d'un Comité exécutif qui sera chargé de préparer la prochaine Exposition canadienne à Paris en 1855. Je tiens à vous en faire part pour que vous ayez une meilleure idée de

l'industrie au Canada en 1853.

L'Exposition canadienne tenue à Londres en 1851 avait, de son avis, été aussi glorieuse qu'il était raisonnable pour le Canada de le désirer, eu égard à la jeunesse du pays, au chiffre peu imposant de la population et aux difficultés causées par l'éloignement du continent européen. Il a comptabilisé soixante prix et mentions honorables obtenus dans les différentes classes. Un rapport spécial du jury de la classe des minéraux plaça la collection canadienne en tête de toutes les autres et la désigna comme supérieure à l'exposition minérale de toutes les contrées. Cela représentait un succès au-delà de toutes les espérances.

L'art des mines est encore dans son enfance au Canada et l'exploitation des richesses minérales n'en est, à proprement parler, rendue qu'à des essais, et ce n'est que depuis peu que des industriels du pays font une concurrence réelle à l'importation étrangère dans les fers de seconde fusion. Il y a peu d'années que la commission géologique du Canada a commencé ses travaux, et des richesses immenses nous sont peu à peu révélées. C'est surtout le fer, le cuivre, les matières colorantes et les matériaux à bâtir qui s'offrent en quantité inépuisable et en qualité supérieure.

Il est facile de comprendre que ce n'est pas comme exploitant que le Canada se présentera à la prochaine exposition universelle de Paris dans la classe des minéraux, mais bien comme possédant les richesses naturelles dont l'industrie peut tirer parti.

Il en va tout autrement dans la deuxième classe des produits. Cette classe concerne l'art forestier, la chasse, la pêche et les récoltes de produits obtenus sans culture. Voici une petite idée des objets que l'on retrouvera sûrement dans cette deuxième classe si l'on se base sur notre participation à l'exposition de Londres en 1851.

Les bois au nombre d'une soixantaine de variétés: bois blanc, tilleul, sumac, érable commun, érable rouge, érable ondé, piqué, pleine, prunier sauvage, cerisier rouge, cerisier d'automne, cerisier à grappes, pommétier blanc, pommétier jaune, néflier, senelier, cormier, poirier sauvage, cornouillier, frêne blanc, frêne noir, frêne dur, frêne commun, carthame, orme, orme rouge, orme gris, orme dur, noyer tendre, noyer noir, noyer brun, noyer blanc, noyer doux, noyer gras, chêne blanc, chêne de savane, chêne rouge, chêne noir, châtaigner, hêtre, charme, platane du Nord, pin résineux, pin rouge, pin jaune, pin blanc, sapin, pruche, épinette blanche, épinette noire, épinette rouge, cèdre blanc et cèdre rouge, bois de fer, bouleau, bouleau blanc, bouleau rouge, merisier blanc, merisier rouge, aulne, aulne noir, tremble, tremble-peuplier, peuplier, liard.

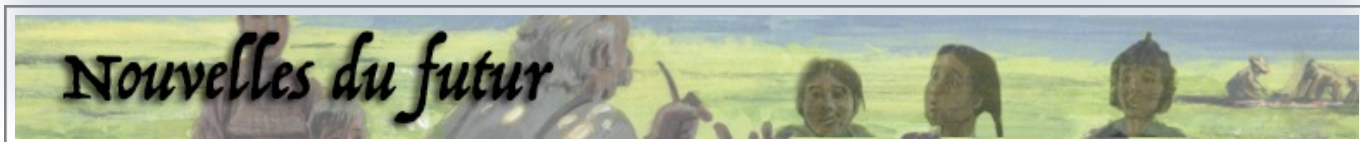
Je lis cette énumération des bois qui peuplent nos forêts et je me demande combien de ces variétés existent encore dans le futur de nos correspondants! Madame Marie-Louise Beaulieu m'a raconté que plusieurs de ses correspondants lui avaient parlé de pollution et de disparition de certaines espèces animales. Je m'interroge à savoir s'il en va de même pour les forêts!

Laissons là ces réflexions et poursuivons avec les produits rattachés à l'exploitation forestière. Dans cette section seront certainement sélectionnés les produits suivants: rames pour chaloupes, boissellerie, pelles de bois, charbon de bois, douves, cerceaux, manches de hache, manches d'outils.

Dans la section «Chasses des animaux terrestres et des amphibiens» nous retrouverons animaux et oiseaux empaillés, crin, huile de pourcie, produits de chasse et capots en peaux de caribou et de loups-marins, conserves de viandes de venaison, peau de caribou passée en blanc, castoréum (en médecine), fourrures d'ours, de loup-cervier, de renard, de loutre, de bison, de martre et de castor, huile de baleine, marsouin, et loups-marins clarifiées.

Dans la section «Pêche» il y aura sûrement des lignes de pêche, mouches artificielles pour la pêche, huile de requin et de capelan clarifiée. Dans la section des «produits obtenus sans culture» nous parlons de plantes médicinales, gomme de sapin, gomme de pin, huile d'épinette.

Le bois sur le marché de Québec est soumis à l'inspection d'une administration connue sous le nom de «bureau du surintendant des colleurs». Les colleurs sont des mesureurs-inspecteurs de bois autorisés qui donnent, par l'intermédiaire du bureau du surintendant qui en tient registre, des certificats de la quantité et de la qualité des bois en vente, vendus ou achetés.



Certains correspondants ont parlé d'un phénomène lié à la forêt canadienne du futur: l'erreur boréale.

Paraît que l'on coupe les arbres en grande quantité pour en faire, entre autres choses, du papier. Le papier est fabriqué en quantité astronomique. Le nombre de livres et de revues publiés dans le monde du futur est effarant. C'est probablement pour cette raison que nos jeunes correspondants savent tant de choses... mais, les arbres disparaîtront-ils de la surface de la planète?

Quelques mots du Dictionnaire des Barbarismes et des Solécismes...

- Tête d'oreiller: pour «taie d'oreiller»;
- Tirans [Des]: pour «aurore boréale, aurore, australe, lumière zodiacale»;
- Tisserane [Une]: pour «femme qui fabrique des étoffes de fil, de laine»;
- Toast [Une]: mot anglais pour «rôtie»;
- Tomber d'un mal: pour «du haut mal, d'épilepsie»;
- Tomberée de fumier, de sable, etc.: pour «ce qui est contenu dans le tombereau».

Augustin Lebeau, journaliste



François Petitout et la fabrication de l'électricité et de la télévision

Prologue, jeudi 21 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Temps beau et sec toute la journée: petits vents et faible humidité. Les habitants de Prologue apprécient cette température chaude et douce.

Aujourd'hui, je laisse la parole à François Petitout, un des savants qui a mis au point la machine spatio-temporelle.

Cette fois-ci, il s'attaque au mystère d'une invention du futur: la télévision.

Je lui laisse la parole.

— «Me voilà, mes chers amis!

Les gens de Prologue m'ont fait parvenir vos descriptions de cet objet si mystérieux qui vous permet, vous, gens du futur, de voir défiler, dans une boîte, des images et d'entendre des gens qui parlent.

— Malheureusement, on ne m'a soumis que deux définitions pour ajouter à ce que je savais déjà sur cet objet bizarre qu'est la télévision.

— Quoi de mieux que d'identifier tout ce que je sais au sujet de la télévision. Ainsi, il vous sera plus facile de partir de mes réflexions et de nous expliquer ce qui manque ou ce que nous avons mal compris.

— Voilà ce que j'ai retenu.

— Je sais déjà que la télévision vous sert de divertissement, que vous la regardez et l'écoutez.

— C'est une boîte rectangulaire qui fonctionne à l'électricité. Cette boîte, d'après Amélie et Mélanie, est en plastique. Elle ne doit en aucun cas s'ouvrir et elle est garnie de fils en caoutchouc.

— J'ai cherché, dans le Dictionnaire de l'Académie française, la définition du mot plastique. Résultat ?

- C'est une forme d'art qu'on nomme les arts plastiques. Le dictionnaire ajoute qu'on s'en sert pour parler de puissance à former ou de force plastique.
- Partant de là, j'imagine que cette matière est à l'origine des images qui bougent, se modèlent et se sculptent pour nous paraître réelles.
- Quant au Dictionnaire Universel du Commerce, de la Banque, des Manufactures et des Marchandises (1840) , aux pages 442-443, il est dit :
- caoutchouc ou gomme élastique, substance d'une nature particulière, produite par l'épaississement du suc laiteux d'un assez grand nombre d'euphorbiacées et d'articiées, et qui se retire, principalement au Brésil et à la Guyane, par des incisions faites à un arbre nommé *jatropha elastica* ou *havea guyanensis* , et *siphonia cahuchu*.
- La gomme élastique est une substance solide, flexible, d'une grande élasticité; d'une ténacité très remarquable, plus légère que l'eau, insipide, demi-transparente quand elle est en feuilles minces, de couleur variant depuis le jaunâtre jusqu'au brun rougeâtre, insoluble dans l'eau et dans l'alcool, soluble dans les huiles fixes et les huiles volatiles.
- On s'en sert pour fabriquer des étoffes imperméables à l'eau et d'autres objets.
- Les singulières propriétés du caoutchouc ont depuis longtemps appelé l'attention du gouvernement anglais.
- Par l'ordre du conseil de l'amirauté, des expériences ont eu lieu à bord du vaisseau du roi l'Excellent, à l'effet d'examiner si l'emploi de cette substance pouvait contribuer au perfectionnement des affûts, et rendre l'assiette des canons plus sûre et plus régulière.
- Les essais tentés sur des pièces de 68 livres de balle et sur des caronades de 32 ont présenté des résultats satisfaisants. L'élasticité du caoutchouc a paru fournir un excellent moyen pour empêcher le recul des pièces.
- On s'en est également servi pour confectionner les câbles et prévenir le labourage des ancrs.
- L'importation du caoutchouc en Angleterre s'élève maintenant à plusieurs centaines de tonnes. Il est tellement recherché, que quelques planteurs des Indes occidentales ne cultivent plus que l'arbre d'où il s'écoule, le *havea guyanensis*.
- Le caoutchouc, ou la gomme élastique de l'Inde (qui sert à faire les sondes employées par les chirurgiens dans certaines maladies) nous vint de l'Amérique méridionale, au commencement du siècle dernier.
- L'Amérique elle-même l'avait reçu des Indes orientales, où on la tire de certains arbres, dans lesquels on fait des trous, d'où sort une sève laiteuse qui se combine avec l'oxygène et se durcit quand elle est exposée à l'air, comme s'en est assuré Fourcroy.
- La gomme connue dans le commerce est brune, parce qu'on l'étend par couches sur la fumée pour la faire sécher.

— Le moelleux, la flexibilité, l'élasticité de cette gomme, et la qualité qu'elle a d'être insoluble dans l'eau ont excité chez beaucoup d'hommes industriels le désir de l'employer à faire des manteaux, des chaussures, des chapeaux, etc.

— Il fallait d'abord trouver un moyen de dissoudre cette gomme sans lui enlever aucune de ses qualités, et d'en former un empois liquide, dans lequel on put plonger les matières qu'on aurait voulu en imprégner.

— L'éther sulfurique fut d'abord employé; mais comme il devait être pur, il fallut y renoncer parce qu'il était trop coûteux.

— On essaya ensuite l'essence de térébenthine; mais la grande difficulté de la dessécher fit encore abandonner ce moyen.

— Enfin on se servit d'une sorte de bitume nommé le naphte: ce bitume est un dissolvant plus puissant que les deux autres, et se drèche plus promptement, quoiqu'imparfaitement, ce qui donne à la gomme un caractère visqueux et gluant; d'ailleurs le naphte est privé de la solidité nécessaire dans tous les objets auxquels on l'aurait employé, et elle n'eût eu qu'une courte durée.

— La gomme est mise entre deux pièces d'étoffe qu'elle unit si complètement qu'on y aperçoit pas un pli et que personne ne pourrait imaginer qu'elles ne forment pas un seul et même tissu.

— On étend les étoffes sur une table pareille à celle dont on fait usage pour l'impression du calicot; on les couvre d'une légère couche de gomme dissoute dans la naphte, et on la laisse sécher. On recommence cette opération une, deux, et même jusqu'à trois et quatre fois.

— Pour terminer l'opération, on enduit de gomme une seule des étoffes, et l'on applique sur elle l'autre pièce, du côté de son vernis, en prenant soin qu'elles soient étendues si exactement qu'il ne s'y fasse aucun pli; on les met ensuite sécher dans une étuve, dont les chaleurs les purifient de toute espèce odeur de naphte; enfin on termine l'opération en passant les étoffes entre deux cylindres pour les rendre moelleuses.

— On donne ainsi aux étoffes, aux cuirs, aux toiles, etc., une très grande force sans altérer en rien leur qualité. On peut unir ensemble soit des tissus de la même nature, soit des tissus d'une nature différente; mais il faut toujours préférer les plus légers lorsqu'on les destine à faire des vêtements ou des manteaux.

— Nous allons essayer d'indiquer quelques-uns des avantages les plus importants qu'offre le procédé de M. Mackintosh (Charles Mackintosh, 1766-1843; inventeur et industriel écossais; inventeur du tissu imperméable 1823; Thomas Hancock, inventeur et industriel britannique, 1786-18... Inventeur du premier masticateur à caoutchouc, il découvrit la propriété qu'a le caoutchouc de se recoller à lui-même (1819); associé avec Mackintosh, tous deux mirent au point la fabrication de tissus imperméables (1823).

— Tous les hommes de mer, dont le sort est si misérable dans les gros temps, trouveront dans ces étoffes imperméables un abri assuré contre les lames de la mer; il serait inutile

de dire quelle forme il serait nécessaire de donner à leur vêtement pour se garantir en voyage du froid ou du mauvais temps.

— Pour échapper à cette humidité qui cause tant de douloureuses affections à certains individus, et qui rendent si communes les maladies de poitrine chez les ouvriers qui travaillent en plein air;

— pour suppléer à l'énorme poids des couvertures dont se chargent certaines personnes pour se maintenir chaudement au lit;

— pour empêcher la filtration des eaux dans l'entre-deux des couvertures des maisons;

— pour empêcher les murs humides de pourrir les tapisseries ou de vicier l'atmosphère des appartements;

— pour conserver dans des sacs les comestibles et les fruits;

— pour former des tentes à l'abri de toutes les intempéries de l'air;

— pour envelopper les étoffes et les garantir de l'influence humide de l'atmosphère ou des insectes qui les rongent;

— pour conserver, soit les papiers précieux au fond de l'eau ou dans le sein de la terre, soit les restes précieux des êtres chéris que la mort a frappés;

— pour transporter d'un hémisphère à l'autre des graines ou des plantes précieuses;

— pour avoir des chaussures et des chapeaux que l'on ne puisse pénétrer;

— pour conserver les instruments de musique, les bijoux, etc.

— Les étoffes imperméables offriront toutes les ressources que l'on pourrait désirer, et à un prix modéré, puisqu'on peut aussi bien coller l'un sur l'autre des tissus grossiers que des tissus très fins. Enfin, il faut dire que les étoffes conservent leur lustre et leur beauté, puisque c'est du côté de l'envers que se fait l'application de la gomme ce qui leur donne l'avantage d'être imperméables à l'eau, ainsi qu'à l'air.»

Voilà, les amis, l'exposé du Dictionnaire Universel du Commerce, de la Banque, des Manufactures et des Marchandises (1840) que j'ai fidèlement retranscrit pour vous. Il vous permet de connaître l'avancement de cette belle invention.

Revenons à nos moutons! Vous dites aussi que cette boîte (la télévision) a besoin de fils de caoutchouc et d'électricité. Dans mon dictionnaire, caoutchouc est synonyme de gomme. Il y a la gomme élastique et la gomme de cerisier, de prunier ou de sapin.

Je suis donc allé en forêt et je me suis ramassé assez de caoutchouc pour faire quatre fils. Pour ce qui est de l'électricité, je sais que la foudre produit cette forme d'énergie ou encore le frottement de deux matières l'une contre l'autre.

Voilà pour ce qui est des matériaux.

J'ai le caoutchouc, je vais utiliser la foudre, même si c'est très risqué, pour faire de l'électricité, mais pour ce qui est du plastique... Je ne sais vraiment pas où en trouver.

Je vais donc recouvrir une caisse en bois de bonne terre glaise, comme le font les potiers, par exemple le potier Belleau de la Baie des Ha Ha.

Monsieur Eustache Lavoie l'a déjà rencontré et il m'a parlé de cette technique. Je ne sais pas si la glaise teindra, mais on verra!

Ensuite, Julie et Vanessa m'ont expliqué que cette boîte doit être accompagnée d'une manette pour permettre de changer d'image.

À l'époque de Prologue, ce mot n'existe pas.

Alors, j'ai fait des déductions et j'ai pensé à une déformation de «MAIN» «NETTE». J'imagine que ça doit avoir un lien quelconque avec les mains et la propreté. Je me suis donc lavé les mains avant de tenter mon expérience.

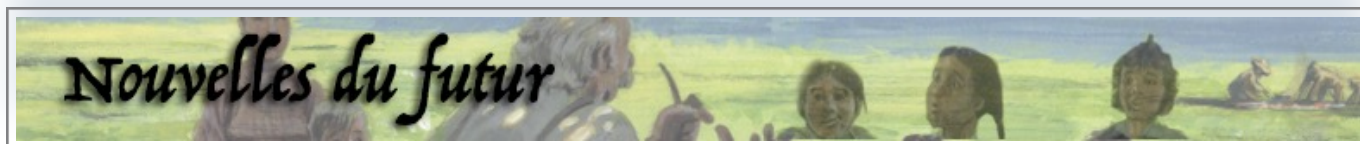
Une fois encore j'ai attendu et attendu la foudre. J'ai même fait la danse de la pluie, un rituel indien que Jos Testament, l'ami de Jérôme Lagibotière, m'a appris.

Malheureusement, la pluie est rare ces temps-ci. Après avoir dansé deux jours entiers, la pluie s'est mise à tomber.

Finalement, ça ne marche pas... J'ai décidé d'attendre votre aide.

J'espère que vous serez nombreux à écrire sur ce sujet à vos correspondants de Prologue qui, en dernier ressort, se feront un plaisir de me communiquer vos explications.

François Petitout, fils.



Madame Chiasson est songeuse depuis plusieurs jours.

Je me suis finalement décidé à lui demander ce qui la tracassait ainsi. Elle m'a alors remis une lettre en provenance du futur.

Une fois terminée la lecture de cette lettre je n'ai pu m'empêcher de m'informer auprès de mon amie de ce qui, dans cette lettre, pouvait lui causer tant d'émois.

— Torriabe de bean! M'sieur Lebeau, vous ne savez pas lire! Mademoiselle Sarah m'informe que dans le futur, ce sont surtout les vieux hommes qui fument la pipe. Et pis, il y en auraient beaucoup d'autres qui fument la cigarette.

Je ne vois toujours pas le problème, madame!

— Ebindidon! Qu'est-ce que vous dites de ce passage: «On vient de découvrir un médicament appelé Niccoderme pour aider les gens à arrêter de fumer. Avez-vous quelqu'un dans votre famille qui fume? Moi oui, il y a mon père et mon frère qui fument parfois, c'est vraiment pas agréable de respirer surtout pour les personnes qui souffrent de la maladie de l'asthme.»

— Vous pensez bien que je ne me laisse pas berner ainsi.

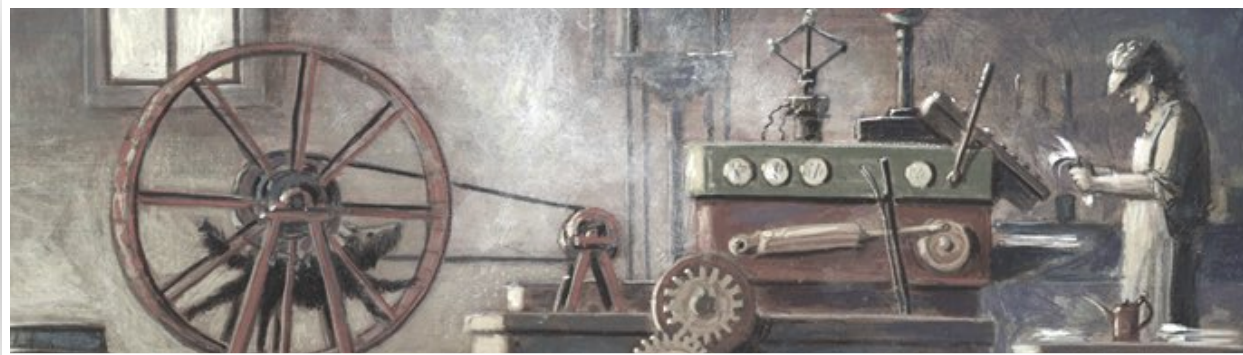
— Pfftt! Voyez ma réponse: «Je suis perplexe. Pourquoi vous faut-il prendre un médicament pour arrêter de fumer? Il n'y a qu'à ne pas fumer... Héhé! Je suis certaine qu'il y a une attrape là-dedans!

— Non, dans ma famille il n'y a personne qui fume et personne qui crache par terre. Nous sommes civilisés et la propreté et l'hygiène sont des choses très importantes lorsqu'on tient un commerce comme le mien.»

La bonne dame est repartie sans attendre ma riposte.

M'est d'avis que cette réponse étonnera mademoiselle Sarah!

Augustin Lebeau, journaliste



Du côté de chez Marie-Louise Beaulieu

Prologue, samedi 23 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà qu'une pluie bienfaitrice s'est présentée au village vers les deux heures de l'après-midi. Elle a été bien reçue par la plupart des habitants.

Hier, j'ai passé la soirée à causer avec monsieur le juge de paix, Donald Laprise. Nous avons de nombreux amis en commun et, lorsque ses enquêtes l'amènent près de chez l'un d'eux, il ne manque jamais de lui rendre visite et de prendre de ses nouvelles.

Je disais donc que nous avons passé la soirée à causer des uns et des autres, de mille petites choses de la vie à Prologue et d'ailleurs. Les nouvelles des amis font toujours

plaisir et je les écoute avec plus d'intérêt que celles du monde et de l'ennuyeuse politique.

Ma foi! Je me questionne, car, depuis quelque temps, rien ne me fait autant bâiller qu'un journal. Il n'en était pas de même la semaine dernière, mais, comme le dit si bien ma mère, «le cœur se déprend chaque jour de quelque chose».

M'est d'avis que le temps et l'expérience qui désabusent y sont pour quelque chose dans cette désaffection... que sont donc devenus mes intérêts, mes rêves?

Diantre! Il n'est pas de bon aloi de faire ma confession dans cette chronique et je me dois de me ressaisir.

Je regarde présentement par la fenêtre et je me laisse envahir par le plus doux calme de Prologue. Le bonheur de la matinée me pénètre. Il s'écoule en mon âme quelque chose d'indescriptible.

Ce matin, je suis allé du côté de l'exploitation agricole de madame Marie-Louise Beaulieu. Comme à l'accoutumée, elle s'est informée de la nature des propos que je tiendrais dans ma prochaine chronique. Voyant mon hésitation, elle s'est empressée de faire une suggestion.

— Crotte! dit-elle, sans aucune gêne, et si nous parlions, moutons!

Bêêêê! dis-je, un sourire en coin, je ne sais trop si cela peut intéresser les gens du futur!

— Coudonc, m'sieur le fainéant, vous êtes pas supposé écrire sur les us et coutumes des habitants de Prologue... j'avais jamais entendu dire qu'il fallait que cela soit intéressant! Pis... môsieur, ce qui est intéressant pour les uns ne l'est peut-être pas pour les autres... ça c'est mon Alcide qui le dit. Bigre! Vous pensez ben que je le crois... Pis! Les moutons, c'est du monde comme les autres... non!

Voilà, j'ai baissé les bras, levé les yeux au ciel et ouvert mon cahier de notes.

— Je vous écoute m'me Beaulieu, dis-je, sans grand enthousiasme.

— Ben v'la... je vous raconte. Tous y savent que j'ai un ben beau cheptel. J'ai 30 mères moutonnes, 2 béliers...pis, quelques agneaux.... beaux comme des jeunes hommes et belles comme des jeunes filles!

— C'est pas pour être vantarde, mais j'pourrais ben dire qu'y a pas meilleure que moi pour diviner l'âge des bêtes à laine. Chu moins bonne pour diviner l'âge du monde, dit-elle, en me gratifiant d'une bonne tape dans le dos qui me jeta par terre.

Voyant mon énervement, elle m'a empoigné par le collet et m'a vite remis sur patte... hum... sur pied. Elle ajouta à la rigolade:

— C'est-y que vous zêtes un peu précio, m'sieur l'écriveux?

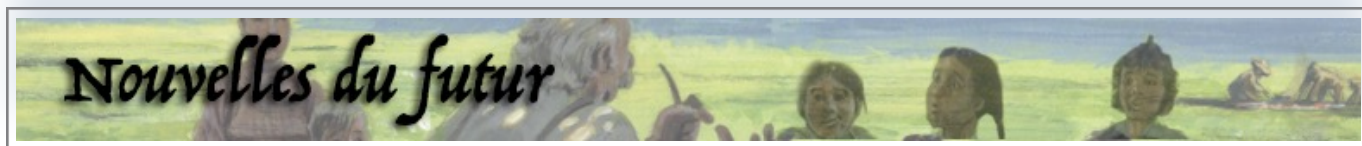
— Sûrement pas, ma bonne dame, ajoutais-je, quelque peu vexé.

Puis, elle reprit de plus belle...

— J'connais l'âge des bêtes à laine par les dents du devant de la mâchoire du dessous. Ces dents, pointues et peu larges, sont au nombre de huit. L'animal les a toutes dès la première année de sa vie, alors que mâle ou femelle, on le nomme agneau.... l'animal, bien sûr!

Je vous ferais part de la totalité de cette conversation dans une prochaine chronique...

Pfft! c'est qu'elle a de la parlotte, la dame!



Clothilde Marchand est venue me voir ce matin. Elle avait un air narquois qui tenait de l'attitude victorieuse. Elle m'a fièrement montré une lettre en provenance du futur. Sylvain, Émilson et Sofian de l'école Félix-Leclerc ont écrit:«Dans notre temps les animaux portent des vêtements ou même des chapeaux.»

Inutile de vous dire que mademoiselle Clothilde a discuté de la question avec son ami, Henry-Firmin McLean. Ce dernier pense également que c'est une bonne idée.

Pardi! Faut dire que j'ai moi-même acheté des chapeaux confectionnés par Clothilde pour mes deux chevaux, Houpette et Gascon. Il est vrai qu'ils ont tous deux, fière allure... un rien les habille.

D'autres habitants ont fait de même, mais, penser qu'elle fera fortune en fabriquant des vêtements pour les animaux, il y a... loin de la coupe aux lèvres!

M'est d'avis que la correspondance avec le futur fait trop rêver les jeunes hommes et les jeunes femmes de Prologue. Ce n'est pas que je crois qu'il est inutile de rêver... c'est plutôt que je crois qu'il est important de garder les deux pieds sur terre... bien enracinés dans notre siècle... après tout, le futur ne nous appartient pas... alors que le passé appartient aux gens du futur!

Ma foi! Je suis d'avis que ces jeunes gens ne sont pas vraiment conscients que le passé fait partie d'eux-mêmes et qu'à ce titre, il leur appartient... il leur appartient de mieux le connaître!

Augustin Lebeau, journaliste



La laine et l'âge des moutons

Prologue, lundi 25 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà qu'une autre journée
ensoleillée s'est attardée à
Prologue. Dame nature a de
ces obsessions...

Dans ma chronique précédente, j'ai relaté en partie une conversation tenue avec madame Marie-Louise Beaulieu. Nous en étions à la manière de trouver l'âge des moutons. Madame Marie-Louise disait:

— J'connais l'âge des bêtes à laine par les dents du devant de la mâchoire du dessous. Ces dents, pointues et peu larges, sont au nombre de huit. L'animal les a toutes dès la première année de sa vie, alors que mâle ou femelle, on le

nomme agneau.... l'animal, bien sûr!

Voici donc la suite de cette belle conversation.

— Pis, la seconde année, deux nouvelles dents remplacent les deux du milieu: c'est par leur largeur que je les distingue des six autres. Pis ça continue; dans la troisième année, de chaque côté des deux dents dont je viens de parler, s'établit une dent de même dimension.

— Vous suivez toujours, m'sieur Lebeau, s'enquit-elle le plus sérieusement du monde! Si vous zetes perdus, faut l'dire!

— Bon, où j'en étais... ah oui! La quatrième année, l'animal a six dents larges; la cinquième il ne lui en reste plus de pointues. Plus tard, on juge de son âge par l'état de ses dents mâchelières: plus elles sont usées et rares, plus l'animal est vieux.

— Montrez donc vos dents, m'sieur l'écriveux..., dit-elle, pince-sans-rire!

— Vous saurez, dis-je, que je suis dans la fleur de l'âge et que vos sarcasmes ne m'atteignent guère. Tenez-vous-en donc à vos enseignements pour l'avantage des jeunes du futur.

— Ben sûr! Ben sûr! Faut pas vous bouquer (montrer de l'humeur) et pis, vous savez ben que chu pas avaricieuse de renseignements.

Elle reprit là où elle avait laissé.

— Il n’y a que la laine blanche qui reçoive des couleurs vives par la teinture. Les laines jaunes, rousses, brunes, noirâtres ou noires, ne sont employées dans les manufactures qu’à des ouvrages grossiers. Celles qui sont fines servent à faire des étoffes, mais il faut qu’elles conservent leur couleur naturelle. C’est comme ça que ça se passe dans les factures établies dans les Europe. Icitte, sur ma terre je me badre pas toujours de diviser mes laines, car je n’ai pas tant de qualités comme laines super fines, laines fines, laines moyennes, laines grosses et laines super grosses.

— Pour sûr que j’habillerai pas les bourgeoises de Prologue avec la laine de mes moutons. Quand je veux savoir qu’elle est la qualité de la laine d’un mouton, j’en prends une mèche sur son garrot. C’est là que se trouve toujours la plus belle laine de la toison; ensuite, je sépare un peu les filaments d’un boutte les uns des autres.

— J’ai une astuce pour mieux voir: je mets les filaments sur une étoffe noire à côté de petits morceaux de différentes qualités de laine. Y’a rien de mieux que la comparaison pour juger!

— Les laines sont douces ou rudes, fortes ou faibles, nerveuses ou molles. C’est encore à la main que je reconnais si les laines sont douces ou rudes. Y a rien de mieux que le toucher... pour cela! Pour savoir leur force ou leur faiblesse, j’en prends quelques filaments, que je tends en les tenant des deux mains par les deux bouttes. S’ils cassent aisément, c’est une preuve que la laine est faible. Plus ils résistent, plus la laine a de la force. Pis, pour distinguer la laine nerveuse de la laine molle, j’en prends une poignée que je serre. Puis, j’ouvre la main. La laine nerveuse se renfle à l’instant, autant qu’elle l’était avant d’avoir été comprimée dans ma main. La laine molle reste affaissée ou se renfle peu.

— J’vous dirais que les laines les plus mauvaises sont celles dans lesquelles on trouve beaucoup de jarre.

— Pis! M’sieur Lebeau, est-ce que je vous impressionne avec mon scabulaire si savant?

La dame avait dit tout cela, les deux mains bien plantées sur les hanches, pose qui la distingue entre toutes. Il est bien vrai que son langage est à la fois bon et mauvais. Je suis toujours étonné de l’entendre utiliser un vocabulaire aussi riche... du moins, tellement plus précis et savant que celui qui sort de la bouche de la plupart des paysans de Prologue.

M’est d’avis que l’enseignement de son époux Alcide y est pour quelque chose.

Toujours est-il que sans attendre de réponse, après avoir constaté que j’étais prêt à écrire la suite de son histoire, elle s’est remise à son monologue.

— Un bon bélier a la tête grosse.... un peu comme vous, m’sieur l’écriveux. Héhé! Il a aussi le nez camus, les naseaux courts et étroits, le front large, élevé et arrondi, les yeux noirs, grands et vifs, les oreilles grandes et couvertes de laine, l’encolure large, le corps élevé, gros et allongé, le râble large, le ventre grand, les testicules grosses, la queue longue et forte à sa racine. À huit ans, les béliers ne sont plus bons qu’à tuer. Mais, vous me connaissez, m’sieur Lebeau, je garde mes bêtes le plus longtemps possible.

Puis, elle s’arrêta net, me regarda droit dans les yeux et, l’air radieux elle poursuivit sur sa lancée.

— Quand on veut châtrer le bélier, afin de le manger un peu plus tard, on empoigne...

À suivre.



Cette fois-ci, les élèves de la classe de mademoiselle Raymonde n'ont pas relevé les derniers défis de Vitaline. Espérons qu'ils reviendront pour les prochains défis. Heureusement nous avons eu de nombreuses réponses. Les élèves de la classe de madame Brigitte Coulombe ont répondu avec brio aux défis de Vitaline. Non seulement ont-ils trouvé les bonnes réponses, mais, ils nous ont charmés par la vivacité de leur intelligence et leur humour.

Voici donc leurs solutions au deuxième défi de Vitaline:

a) 28 hommes font une moisson en 36 jours.

Donc en 9 jours, c'est 4 fois plus rapide ! Il faut donc 4 fois plus d'hommes 28×4

La réponse est: 112 hommes feront une moisson en 9 jours.

b) Combien la bergère avait de moutons?

Autant, la moitié et le quart j'en ai donc maintenant 88. Pour résoudre ce problème, nous avons fonctionné par essai et erreur en sachant qu'on devrait utiliser un multiple de 4 à cause du quart. Voici la solution :

Elle en avait 32 moutons.

Si elle en avait autant: $32+32$

plus la moitié: 16

plus le quart : 8

Grand total : $32+32+16+8 = 88$

Ces élèves ont été les seuls à répondre correctement aux deux problèmes proposés par Vitaline. Alors, nos félicitations à chaque élève de la classe de mademoiselle Brigitte.

D'autres écoliers ont correctement répondu au premier défi de Vitaline et à une partie du second défi. L'équipe Triple X en fait partie. Voici leurs bonnes réponses:

1-Si 28 hommes font une moisson en 36 jours, combien faut-il d'ouvriers agricoles pour le faire en 9 jours; $36 \text{ jours} \div 9 \text{ jours} = 4$ fois plus d'hommes; $28 \text{ hommes} \times 4 \text{ hommes} = 112$ ouvriers agricoles.

Malheureusement, ils n'ont pas répondu correctement à la question concernant les moutons... mais, ils étaient près de la solution... peut-être devront-ils revoir leur démarche?

L'équipe des «Redblue» est dans le même cas à savoir, une bonne réponse sur une possibilité de deux et une démarche tout à fait semblable. Nos félicitations pour votre bon travail.

Monsieur Walid de l'équipe des «Wizards» a bien solutionné le problème concernant les ouvriers agricoles, mais il s'est également buté aux difficultés du problème concernant le nombre de moutons.

Malheureusement, les élèves de l'équipe «Quatuor» et ceux de l'équipe des «Ange» ont également été confrontés aux difficultés du problème du nombre de moutons de la jeune bergère.

Nous tenons donc à féliciter non pas seulement ceux et celles qui ont bien solutionné les problèmes du premier et du deuxième défi, mais également ceux qui ont cherché les solutions. J'espère que toutes et tous vous travaillerez à résoudre les problèmes du troisième défi de Vitaline.

Voici un nouveau défi de Vitaline:

Un gentilhomme a acheté une maison, un verger, un cheval et une étable, pour 500 (livres anglaises); il a payé quatre fois le prix du cheval pour le verger, et cinq fois le prix du verger pour la maison: quelle est la valeur de la maison, du verger et du cheval, séparément?

La réponse suit. Essayez de résoudre le problème sans regarder la solution...

$$4 \times \text{cheval} = \text{verger}$$

$$5 \times \text{verger} = \text{maison}$$

$$\text{verger} + \text{cheval} + \text{maison} = 500$$

$$4 \times \text{cheval} + \text{cheval} + 5 \times \text{verger} = 500$$

$$5 \times \text{cheval} + 5 \times \text{verger} = 500 \text{ «est identique en divisant tout par 5 à» } \text{cheval} + \text{verger} = 100$$

$$\text{verger} + \text{cheval} + \text{maison} = 500 \text{ alors } 100 + \text{maison} = 500 \text{ donc « maison} = 400 \text{»}$$

$$\text{Donc verger} = 400/5 = 80$$

$$\text{cheval} = 80/4 = 20 \text{ Donc le cheval coûte 20 livres, le verger 80 livres et la maison 400 livres}$$

Augustin Lebeau, journaliste



Description des brebis qui portent un agneau

Prologue, mercredi 27 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un vent insouciant a apporté
des nuages dès le jour levé.
Heureusement il les a
également chassés. Le soleil
a brillé toute la journée et
brûlé la terre mais, le vent a
rendu cette chaleur
soutenable.

Dans ma chronique précédente, je vous informais, par le biais de madame Marie-Louise Beaulieu, des soins à donner à la bergerie. Nous en étions à l'explication de l'opération de castration des moutons lorsque, sans avertissement, je me suis évanoui.

Inutile de vous dire que lorsque je suis revenu de mes émotions j'ai été la «risée» de l'entourage. Encore heureux que cet entourage consistait en la seule présence de m'me Beaulieu, de son canard Tancrede et de quelques brebis.

— Crotte! dit-elle, j' pense que je vais changer de sujet. Je ne vous savais pas si... sensible à la condition des animaux!

Cet évanouissement a eu son petit effet. Elle est allée me chercher une chaise, un chapeau de paille et une liqueur de gingembre fort ravigotante.

— Pis! dit-elle, l'air narquois, est-ce que je continue de vous parler de mes moutons?

— Faites donc, dis-je, quelque peu gêné à l'idée que cette histoire fasse bien rire les habitants de Prologue. Certes! je sais madame Beaulieu capable de discrétion et, j'ai espoir qu'elle n'ébruite pas trop l'affaire.

Toujours est-il qu'elle s'est remise rapidement à ses explications.

— Les bonnes brebis ont le corps grand, les épaules larges, les yeux gros, clairs et vifs, le col gros et droit, le dos large, le ventre grand, les tétines longues, les jambes menues et courtes, et la queue épaisse. Il faut prendre les brebis, comme les béliers, à l'âge de deux ans. À sept ou huit ans, elles s'affaiblissent. On peut donner trente ou quarante brebis à chaque bélier.

— Quand les brebis sont pleines, j'en ai le plus grand soin. Il faut empêcher qu'on les effraie, il faut bien les nourrir, les conduire doucement, ne pas les mettre dans l'occasion

de sauter des fossés, des rochers, des haies, de se serrer les unes contre les autres, ou de se heurter contre des portes, des pierres, des murs ou des arbres.

Les mains sur les hanches, la dame discourait avec passion de ses petits animaux et, lorsqu'elle disait en prendre soin, nul doute ne traversait mon esprit.

À Prologue, plusieurs habitants disent que madame Beaulieu fait bien trop de manières avec ses animaux. Il faut que ces mauvaises langues soient des paysans sans scrupules pour qui la vie et le bien-être d'un animal est sans importance. Heureusement ces gens sont peu nombreux, car, pour le paysan, la vie d'une vache, d'un cochon ou d'un quelconque autre animal est liée à sa survie et à celle de sa famille.

— Bigre! lança madame Beaulieu en voyant que j'étais perdu dans mes pensées et que j'avais cessé d'écrire... est-ce que vous allez encore «tomber dans les pommes»?

Je sursautai et lui demandai de poursuivre.... ce qu'elle fit avec enthousiasme!

— Une brebis porte environ cent cinquante jours; je sais qu'elle est prête à mettre bas par le gonflement des parties naturelles, par celui du pis qui se remplit de lait, et par un écoulement de sérosité et de glaires qui sortent des parties naturelles que nous appelons «les mouillures».

Lorsqu'une brebis souffre trop longtemps sans pouvoir mettre bas, il faut voir si cela ne vient pas de ce qu'elle est trop échauffée et trop agitée. Je le reconnais par les oreilles plus chaudes, et le pouls plus prompt que pour les autres brebis. Je le reconnais aussi par la langue et les lèvres sèches, le battement des flancs. Certains prétendent qu'il est bon alors de la saigner. Moi, au contraire, si je m'aperçois que ce retard est l'effet de sa faiblesse, je lui verse, illico, deux verres de piquette, ou de bière, ou de cidre.

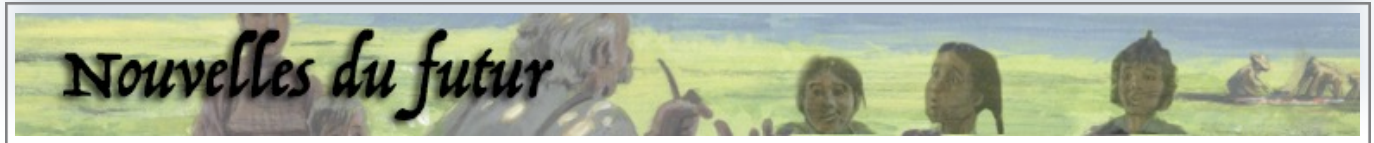
— J'vous dis, mon bon m'sieur, que ça ravigote les plus faibles. Lorsque l'agneau se présente bien et sort sans difficulté, je laisse la nature opérer sinon, il faut l'aider, en le tirant peu à peu et doucement aux mêmes moments où la brebis fait elle-même des efforts pour le pousser au-dehors. S'il se présente mal, il faut tâcher de le retourner. Pour être bien il doit présenter le bout du museau à l'ouverture de la matrice ou portière et, qu'il ait les deux pieds de devant au-dessous du museau et un peu en avant; il faut que ses deux jambes de derrière soient repliées sous son ventre, et s'étendent en arrière à mesure qu'il sort de la matrice.

— Couc donc! m'sieur l'écrivain, ça pas l'air que la souffrance des pauvres brebis lors de l'accouchement vous importune autant que le castration des moutons. Me semble que vous avez de bien belles joues rouges contrairement à la blancheur cadavérique que vous aviez lorsque je vous disais qu'il fallait empoigner les bourses du bélier au-dessus des testicules pour les tordre et....

Il paraît que je me suis à nouveau évanoui à la description de l'opération. J'en suis honteux, je l'avoue, mais ces manières de faire ont un effet bien pernicieux sur mon imagination. Imaginez le pauvre animal...

— J’veux ben que vous soyez compatissant pour ces pauvres bêtes m’sieur l’avocassier, mais, c’est-y vous qu’on châtre, dit-elle, en prenant une bonne pipée? Crotte, j’veux pas vous rendre pareil à un fantôme c’qui fait que je vais poursuivre avec la brebis. Mais, dit-elle, un sourire en coin, faites-vous soigner, z’êtes ben trop sensibles!

À suivre.



Nous sommes à préparer la partie de baseball. Les femmes préparent les costumes et les hommes s’occupent du terrain et de l’équipement. Deux équipes ont été formées; l’une est sous la direction du marchand général, Eustache Lavoie, et l’autre sous celle de monsieur Roger Lamarre.

Monsieur Donald Laprise sera l’arbitre au marbre et messieurs Jean et Pierre Laprise seront respectivement aux premiers et deuxièmes buts alors que mademoiselle Vitaline Lavoie s’occupera du troisième but.

Dans une prochaine chronique, je révélerai le nom des joueurs faisant partie de chacune des équipes. J’expliquerai également comment nous avons résolu certains problèmes de compréhension des règlements que vous nous avez si gentiment fournis.

L’excitation est à son paroxysme et les habitants qui n’ont pas coutume d’assister à ces sortes d’événements y vont de prédictions plus hardies les unes que les autres.

La partie sera jouée sur une partie du domaine du seigneur Gonzague Prologue, juste devant l’enclos des chevaux. Il est prévu que monsieur le curé Chandonnay lancera la balle qui annoncera le début du match. Il paraît qu’il pratique son élan avec le bedeau, Roger Lamarre.

Madame Marie-Louise Beaulieu est chargée des rafraîchissements et mademoiselle Harris sera à l’affût et soignera les joueurs blessés. C’est notre maire, le docteur Charles Harris qui veillera au bon déroulement de la partie... histoire de décourager les tricheurs. Bref, nous avons bien hâte je serai là pour prendre en note tous les événements qui ne manqueront certainement pas de rendre cette joute mémorable... il n’y a qu’à se rappeler la partie de hockey...

Augustin Lebeau, journaliste



Jovite Lambert dit le «californien» se confie au journaliste

Prologue, dimanche 31 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, nous avons eu une merveilleuse journée ensoleillée. Un vent léger et rafraîchissant a adouci les effets brûlants des rayons du soleil sur les visages déjà basanés des paysans.

Comme je disais, dans ma chronique précédente, la vie à Prologue suit son cours. Elle est faite de cascades, de chutes et de douces pentes.

Jovite Lambert, le «californien»... c'est de même que les habitants de Prologue dénomment maintenant l'oncle de Mathieu Martin dit Tudor, donc il est venu me voir, le cœur vaillant, une liasse de papiers dans les mains.

— C'est le récit de mon aventure, m'a-t-il signifié, quelque peu à la gêne. Je ne suis pas un écrivain comme vous, m'sieur Lebeau, c'est pourquoi je suis venu demander votre aide. J'aimerais que les jeunes du futur connaissent mon histoire pour qu'ils en tirent, comme moi, une leçon.

Nous avons travaillé ensemble pendant des heures jusqu'à la tombée de la nuit et j'avoue n'avoir jamais eu affaire à un homme aussi loquace. Il avait les yeux remplis d'étincelles, d'étoiles et ma foi, les chandelles n'ont pas été nécessaires.

C'est en novembre que l'idée lui était venue d'aller faire fortune en Californie. L'affaire ne fut pas simple à faire accepter à son épouse. Il avait entendu alors parler des grandes richesses de l'Amérique et plus particulièrement de l'or de la Californie. Un voyageur, de passage à l'auberge de madame Chiasson, lui avait raconté qu'en 1848, on avait trouvé de l'or en Californie, ce lointain pays qu'on n'atteignait qu'après une très longue traversée maritime.

Il est parti avec quelques amis, habitants de la seigneurie de la Vadrouille. Ils sont partis vers New York en espérant, une fois sur place, trouver une façon de s'embarquer sur un vaisseau en partance pour San Francisco.

New York était le point de départ et San Francisco, le port d'accueil d'une armée bigarrée de chercheurs de fortune ne connaissant à peu près rien des techniques d'extraction de l'or, mais, tous avaient la conviction qu'ils deviendraient riches.

Là-bas, il avait entendu dire que certains marchands ne faisaient pas fortune «dans l'or», mais dans la vente des marchandises de toutes sortes. Ils profitaient de l'excitation voisine du délire qui avait également gagné tout le pays des États-Unis; depuis les fermes de la Nouvelle-Angleterre jusqu'aux mines de charbon de la Pennsylvanie.

Avant même de partir, les rumeurs disaient que la ville de San Francisco était noyée sous une légion d'individus qui étaient partis sur le champ, sans penser plus loin.

Ces marchands avaient vite compris qu'on pouvait gagner beaucoup d'argent en transportant du fret, de la côte est jusqu'en Californie, en même temps que des hommes.

La cargaison des clippers qu'ils affrétaient pouvait valoir \$80,000 à New York et en valait le triple et parfois le quadruple à son arrivée à San Francisco. L'on disait qu'en Californie, les prix ne connaissaient plus de limites. Par exemple, un baril de farine de \$5.00 coûtait tout à coup \$50.00. Un journal de l'est, d'un penny, se vendait \$1.00, même prix pour un œuf; un paquet de cartes valait \$5.00.

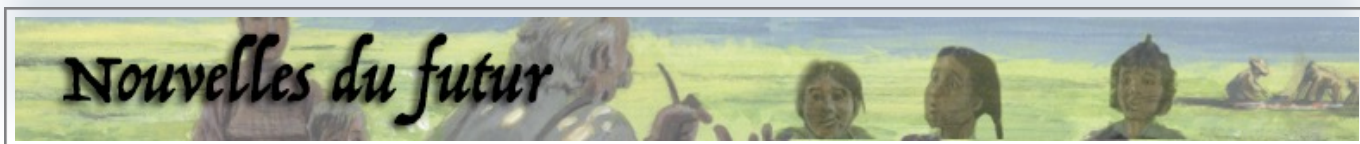
Jovite et son ami, Portelance, n'avaient pas d'argent pour prendre un bateau en partance pour San Francisco. Ils ont alors usé d'un subterfuge qui leur a permis de se tirer d'embarras. Ils sont allés voir le marchand qui affréait un vaisseau appelé «Empire City» et, lui ont proposé leurs services pour monter la marchandise à bord. Fort heureusement deux ouvriers venaient de faire défection et il fallait les remplacer.

Les deux hommes ont ainsi marchandé leur passage sur le vaisseau et, après plusieurs journées de durs labeurs, ils ont pu s'embarquer en toute légalité. Toutefois, vous imaginez bien que leurs places n'étaient pas des plus enviables. Ils ont dormi dans une cale où la marchandise de monsieur Godefroy avait été entreposée. Comme seule compagnie, il y avait une multitude de rats, de chats et d'insectes de toutes sortes.

L'«Empire City» a pris le large par une belle matinée ensoleillée. Le vaisseau les a conduits à Chagres. La traversée a duré 11 jours et s'est faite par un beau temps tout du long du voyage excepté la quatrième journée où une forte tempête de vent et de neige a bouleversé les natures les plus fortes.

Jovite et son ami ont alors connu ce que c'était une tempête sur l'Atlantique. Le mal de mer s'est fait sentir et les 3/4 des 500 passagers en ont bien souffert. Pis encore, l'un d'eux est mort alors que Chagres était en vue. Il a été enveloppé dans un vieux morceau de toile à voile, dans lequel on avait mis un sac de roches. Et, sans plus de cérémonie, il fut jeté à la mer.

À suivre.



Ce matin, Chloé Lavoie est venue me voir. Elle tenait précieusement une lettre de ses correspondants, Philippe, Marie, François et Annie, élèves de l'école secondaire Félix-Leclerc.

Ma foi! J'ai pu y lire des informations très intéressantes concernant la musique du futur. Je l'ai montrée à madame Pétronille qui m'a avoué avoir entendu parler de ces genres musicaux par quelques-uns de ses correspondants. Voici donc les propos qui nous ont tant impressionnés. Je vous en laisse juge:

«Premièrement, la musique [...] nous influence grandement et c'est pourquoi nous nous permettons de t'en parler. Le rap est une musique rythmée dont Marie est très avide, mais dont François et Philippe ne sont pas particulièrement friands. Le rap est principalement constitué de paroles qui se chantent au rythme des instruments qui sont joués. Le punk quant à lui est constitué de paroles, de guitares électriques et de batteries. Les thèmes abordés lors des chansons sont très variés, mais permettent souvent d'exprimer les pensées du chanteur ou du groupe face aux événements qui gravitent autour d'eux. La guitare électrique est une guitare classique modifiée qui se branche dans un amplificateur, un instrument qui augmente ou diminue le niveau sonore de l'instrument en question. La batterie est un ensemble de tambours, des cylindres de bois recouverts d'un certain tissu, et de cymbales, des ronds de fer mince produisant un bruit spécifique aux cymbales. Le tout est disposé de telle manière que le batteur, celui qui joue de la batterie, peut facilement accéder à tous les instruments de la batterie avec des bâtons de bois.»

— M'est d'avis que ces jeunes gens connaissent bien le sujet... mais ce qui importe, c'est qu'ils ont su nous faire partager leurs connaissances d'une manière intelligente et claire.

Augustin Lebeau, journaliste